Mercure galant (1678)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Mercure galant (1678). 1700/09.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

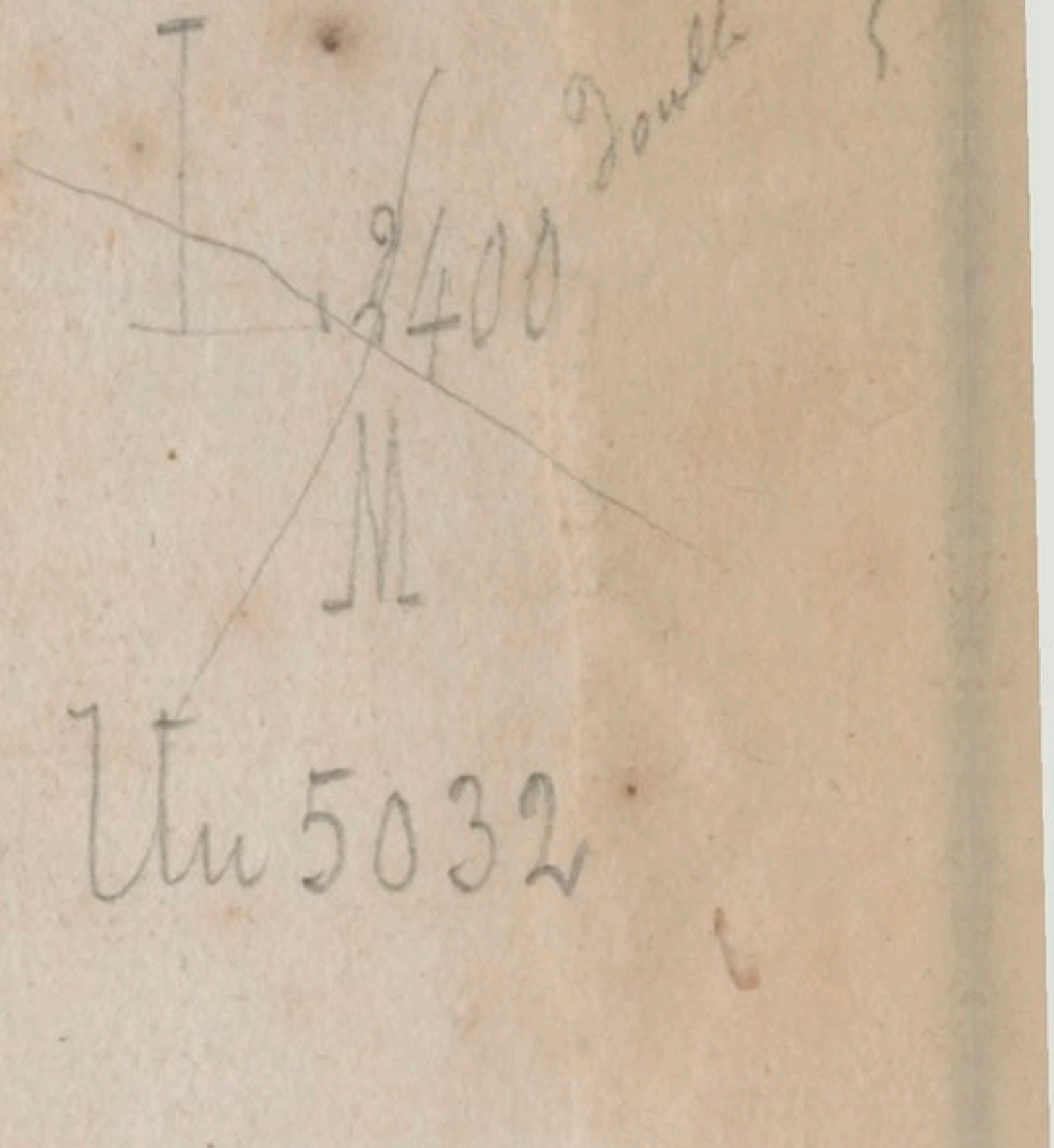
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Uu

Dépouille en Janvier
1763.

(voy. les planch.)

(323).



MERCURE GALANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

SEPTEMBRE 1700.



A PARIS,
Chez MICHEL BRUNET, Grande Salle
du Palais, au Mercure Galant.

ON donnera toûjours un Volume nouveau du Mercure Galant le premier jour de chaque mois, & on le vendra trente ſols relié en Veau, & vingt-cinq ſols en Parchemin.

A PARIS,
Chez G. DE LUYNES, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Juſtice.
Et MICHEL BRUNET, grande Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DCC.

Avec Privilége du Roy

AU LECTEUR.

IL y a lieu de croire qu'on ne lit plus l'Avis qui a esté mis depuis tant d'années au commencement de chaque Volume du Mercure, puis que malgrè les prieres réitérées qu'on a faites d'écrire en caracteres lisibles les noms propres qui se trouvent dans les Memoires qu'on envoye pour estre employez, on neglige de le faire, ce qui est cause qu'il y en a quantité

AU LECTEUR.

de défigurez, estant impossible de deviner le nom d'une Terre, ou d'une Famille, s'il n'est bien écrit. On prie de nouveau ceux qui en envoyent d'y prendre garde, s'ils veulent que les noms propres soient corrects. On avertit encore qu'on ne prend aucun argent pour ces Memoires, & que l'on employera tous les bons Ouvrages à leur tour, pourvû qu'ils ne desobligent personne, & que ceux qui les envoyeront en affranchissent le port.

MERCVRE GALANT

SEPTEMBRE 1700.

ODE par laquelle je commence cette Lettre, a esté faite en Latin par Mr l'Abbé Boutard, & mise en Vers François par Mr de Bellocq, Valet de Chambre du Roy, & Porte-

Manteau de Madame la Du-
cheſſe de Bourgogne. Elle eſt
ſur la Statuë Equeſtre de Sa
Majeſté, faite par Mr Girar-
don, & élevée dans la Place
de LOUIS LE GRAND.
Les applaudiſſemens que cet
Ouvrage a receus de toute la
Cour, ſont ſi grands, que je
ne pourrois vous en rien dire
qui ne fuſt infiniment au deſ-
ſous des loüanges qui luy ont
eſté données.

ODE.

QUel eſt ce Conquerant ſemblable
au Dïeu de Trace,
Qui ſur ce Courſier plein d'audace
Se preſente à mes yeux fierement élc-
vé?
Ceſar, n'eſt-ce point vous, de qui
l'Aigle fatale
S'excitoit au combat, quand le champ
de Pharſale
Du ſang des Legions alloit eſtre ab-
breuvé?

SN'eſt-ce point Scipion, ce démon des
batailles,
Qui pour vanger le nom Romain
Des Africains domptez va la foudre
à la main,

Réduire en poudre les murailles?
N'eſt-ce point Alexandre, impatient du prix
Que la Gloire aux grands cœurs appreſte,
Et qui de la Victoire éperdument épris,
Du Monde trop borné medite la Conqueſte?

Ah! quelle injure je vous fais,
Caracteres ſacrez de Grandeur, de Courage,
Que mon Roy ſeul eut en partage,
Et qu'avec tant d'éclat Mars même n'eut jamais!
Quelle erreur a pû me ſurprendre?
Comment dois-je excuſer mes regards ébloüis?
Quel Ceſar & quel Alexandre

Ont approché des traits de l'auguſte
LOUIS?

S

Qu'il brille dans ſes riches armes!
Que ſon port a de grace, & ſa taille
de charmes!
Que ſon front a de majeſté!
A mes yeux il reſpire, il agit, il or-
donne,
Et le bronze amolli par un art qui
m'étonne
Diſpute avec la verité.

S

Qui ne croiroit le voir dans les champs
de Bellonne
Regler les mouvemens & l'ordre d'un
Combat:
Et plus craint que le Dieu qui
tonne,
Du geſte & de la voix animer le Sol-
dat?

Qui ne croiroit le voir conduit par la
Victoire,
Affrontant mille traits à luy seul
addreſſez,
Se faire un paſſage à la Gloire
Sur les Bataillons renverſez?

&

Tel de ſes Ennemis mépriſant la foi-
bleſſe,
Il guidoit aux dangers la vaillante
Nobleſſe
Qui fait de ſes Etats le plus ſolide ap-
puy;
Lors qu'avec un ſuccés difficile à com-
prendre
La Terreur marchant devant luy
Briſoit les portes de la Flandre.

&

Tel parut ſur le Rhin ce Vainqueur
redouté,
Quand du Batave épouvanté

Il forçoit les Villes tremblantes,
Plus vîte que les vents n'abbattent
les forests,
Ou que les flames devorantes
Ne consument les dons de la blonde
Cerés.
Avec une pareille audace
Le plus rapide des Guerriers,
Malgré l'affreux Hiver, & ſes
remparts de glace,
*Sur les rives du Doux * moiſſonnoit*
des Lauriers.

S

Le ſuperbe Courſier s'applaudit à luy-
même,
Et triomphe en portant ce Monarque
ſuprême.
Quels feux ſortent de ſes regards!
De ſon frein écumant il ſemble qu'il
ſe jouë,

* La Franche-Comté.

A voir flotter ſes crins, on croit qu'il
les ſecouë.
A la voix de LOUIS qui ſe livre
aux hazards,
Docile il obeït, frape du pied la terre,
Et ſa fougueuſe ardeur dans les plai-
nes de Mars
Souffle les fureurs de la Guerre.

Pegaſe avec même fierté
Rapportoit le Vainqueur du Monſtre
de Lycie:
Par Bucephale ainſi ſon Maiſtre
eſtoit porté,
Quand il eut renverſé le Trône de
l'Aſie.

Tremblez, Peuples jaloux, conjurez
tant de fois
Contre le bonheur de la France,
Et profitez de la clemence

De l'arbitre abſolu des Rois.
A violer la Paix craignez de vous
reſoudre ;
Si les droits des Sermens ſont par vous
mépriſez,
Vous ſentirez la mème foudre
Par qui Mons & Namur virent leurs
Forts briſez.

§

Vous heureux Habitans d'une Ville
fidelle,
*Qui d'un ſage Conſul * ſuivez le no-*
ble zele,
Recevez dans vos murs ce Cheval
fortuné.
De danſes & de jeux qu'il ſoit envi-
ronné,
Qu'il ſoit paré de fleurs, ſi-toſt que des
Etoiles
L'Aurore renaiſſante éteindra les
clartez :

* Mr Boſc, Prevoſt des Marchands.

Et quand la ſombre nuit viendra tendre ſes voiles,
Que l'odeur des parfums s'exhale à ſes coſtez.

&

*Girardon, l'ornement de ſa doƈte * Patrie,*
Dans l'art de Phidias plus illuſtre que luy,
A conſacré ſon induſtrie
A l'ouvrage immortel qui vous charme aujourd'huy.
Dans cette figure vivante
Reconnoiſſez la main ſçavante,
Dont vous avez reçu tant de riches preſens.
Ce Cheval animé ſous ſon auguſte Maiſtre
Prouve aſſez que le Ciel fait naître

* Natif de Troyes en Champagne.

Aux ſiecles des Heros les fameux
Artiſans.

&

Ce n'eſt point de Pallas l'offrande
frauduleuſe ;
Il n'en doit point ſortir de guerrier
inhumain ,
Qui vienne la flame à la main ,
Rapeller d'Ilion l'hiſtoire douloureuſe .
Sous un meilleur auſpice il offre à vos
ſouhaits
Un Monarque attentif au bien de
ſes Sujets ,
Qui preſt de s'aſſurer une entiere Vic-
toire
Sur cent Rois jaloux de ſa gloire,
Voulut donner au Monde une éter-
nelle Paix.

&

Ainſi plus juſtement que Tite ,
LOUIS ſera toûjours l'amour de
l'Univers ,

Et ſur ſa Ville favorite
Sans ceſſe aura les yeux ouverts.
Loin de ſes chers François, tel qu'un
Dieu tutelaire,
Il ſçaura détourner les maux & les
beſoins.
Et conſervant pour eux la tendreſſe
d'un Pere,
Fera de leur bonheur le plus doux de
ſes ſoins.

Ce Madrigal de Mr de Poiſſi ne viendra pas mal à la ſuite de cette Ode.

QUe doit faire un grand Prince
iſſu du ſang des Rois,
Pour ſe voir à la fois
Aimé, craint, reveré, ſur la Terre
& ſur l'Onde;

Et s'immortaliſer par cent faits
inoüis?
Pour devenir le plus grand Roy
du monde,
Qu'il faſſe la moitié de ce qu'a fait
LOUIS.

Les Sçavans de voſtre Province ſeront bien aiſes de voir la Lettre qui ſuit.

A MONSIEUR DE ***

VOus voulez, Monſieur, que je vous diſe mon ſentiment touchant un Paſſage de Florus, où Mr Baile

dans ſes Remarques ſur la vie de Junius Brutus, dit que cet Auteur a commis une lourde faute, lors qu'il prétend que la mort de Brutus a ſuivi la Paix que Porſenna fit avec Rome, citant ainſi cet endroit qui eſt à la fin du chapitre dixiéme du premier Livre. *Et Rex quidem tot tantiſque virtutum territus monſtris, valere, liberoſque eſſe juſſit. Tarquinii tandiù dimicaverunt, donec Aruntem, &c.* Mais quel éclairciſſement pouvez-vous attendre de moy, aprés qu'un Critique auſſi habile que celuy là, & de ſi bon

gouſt, n'en a point donné, & aprés que le *Variorum*, comme il dit luy-même, Mr Saumaiſe, Mr le Févre, & ſa ſçavante Fille, Madame Dacier, en découvrant la faute, n'y ont point apporté de remede. Cependant il faut vous ſatisfaire, ſinon par ma correction, du moins par mon obeiſſance, puis que vos prieres ſont à mon égard des loix indiſpenſables.

Voicy donc mon ſentiment. Je croy qu'il y a une tranſpoſition dans le texte, & que Mr Baile ne devoit alleguer dans

ſa citation, que ces paroles de Florus, *Tarquinii tandiù dimicaverunt donec Aruntem, &c.* juſqu'à la fin, puiſque les préce. dentes n'ont rien de commun avec celles cy, & qu'elles en ſont entierement détachées. Je nevous dis pas cela pour criti-quer ſimplement, mais pour vous faire mieux entrer dans mon ſens; car ſi vous conſide-rez un peu attentivement ce Paſſage de Florus, vous juge-rez d'abord que ces mots, *Et Rex quidem tot tantiſque virtutum territus monſtris, valere, liberoſque eſſe juſſit*, doivent faire

naturellement la fin de ce chapitre, & que ceux qui les ſuivent, *Tarquinii tandiù dimicaverunt, donec, &c.* n'y tiennent à rien, & ſont tout à fait hors d'œuvre.

Cela eſtant, je ne doute point que cette derniere periode n'ait eſté détachée du commencement de ce chapitre, où elle trouve ſa place avec autant de juſteſſe, qu'elle a icy d'irregularité, & j'eſpere que vous en tomberez d'accord, ſi vous le liſez ainſi avec moy. *Pulſis ex urbe Regibus, prima pro libertate arma corripuit.*

Tarquinii tandiù dimicaverunt, donec Aruntem filium Regis manu suâ Brutus occidit, superque ipsum mutuo vulnere expiravit; quasi adulterum ad inferos usque sequerentur, mox Porsenna, Rex Etruscorum, ingentibus copiis aderat, & Tarquinios manu reducebat, &c.

Autant que j'en puis juger, voicy d'où est venu le desordre. Le Copiste du manuscrit sur lequel ont esté faits tous les exemplaires qui nous restent, ayant oublié cette periode, *Tarquinii tandiù, &c.* & s'en estant bien-tost aviſé, l'a-

voit mise par renvoy au bas du chapitre, comme c'est la coutume ; mais un autre qui copia aprés ce premier, l'écrivit tout de suite, & sans distinction.

Par le moyen de ma correction, Florus devient tout à fait conforme à Tite-Live, dont il n'est que l'Abreviateur. Il dit que les Tarquins combattirent jusqu'à la mort d'Aruns & de Brutus, parce qu'ils combattirent en effet jusque-là, par eux mêmes & en Chefs, avec le secours des Veïentes & des Tarquiniens ; mais depuis ce temps là ils n'assisterent à

la guerre, ſous Porſenna, & enſuite ſous Octavius Manilius, que comme de ſimples Officiers, avec le peu de Troupes qui leur pouvoient reſter, incorporées & confonduës dans les Armées de ceux qui faiſoient la guerre pour eux.

Pour ce qui eſt de, *nam*, que que j'ay changé par, *mox*, comme la convenance avoit introduit le premier aprés la faute, le ſecond doit ſuivre la correction par la même raiſon Voila, Monſieur, tout ce que j'ay pû faire pour répon-

dre à ce que vous avez desiré de moy.

Mr Baile parlant de Lucrece violée, dit que ce crime fut commis par Sextus, aîné des Enfans de Tarquin. Il est bien seur, suivant les Auteurs, que ce fut Sextus qui fit violence à Lucrece, mais tous ne conviennent pas que ce Sextus fust l'aîné des Enfans de Tarquin. C'estoit l'aîné, suivant Denis d'Halicarnasse, au Liv. 4. des Antiquitez Romaines; mais Tite-Live au Livre 1. dit en termes exprés; que *minimus ex tri*

bus erat, qu'il eſtoit le plus jeune des trois. Eutrope au Liv. 1 de ſon Hiſtoire, marque auſſi que ce fut *Tarquinius junior qui Lucretiam ſtupravit.* Il eſt vray qu'on peut donner une double explication à ce paſſage; mais toujours on peut juger par ce qui vient d'eſtre dit, qu'il ne doit pas paſſer pour conſtant que le Sextus dont il s'agit, fuſt l'aîné des Enfans de Tarquin, & il ſemble que M. Bayle a manqué à ſon exactitude ordinaire, quand il l'a qualifié tel, comme ſi c'eſtoit une choſe averée par le

témoignage de tous les bons Auteurs.

Si Mr Bayle manque de justesse quand il dit affirmativement, que Sextus qui viola Lucrece, estoit le plus âgé des Enfans de Tarquin, il s'est mépris sur un fait de Genealogie de son temps, lors qu'il a écrit sur le mot, *Fontarabie*, que le Duc de la Valette, qu'on accusa d'avoir donné lieu à la levée du Siege de Fontarabie, estoit l'aîné des Enfans du premier Duc d'Epernon. Il est certain qu'il n'estoit que le second; l'aîné estoit le Duc de

Nogaret Candale. Je suis, Monsieur.

D. C. D. L. A. R.

A Angers le 20 Juin 1700.

Il s'est fait une retraite d'un fort grand nombre de Gentilshommes du Perigord, qui a produit des fruits surprenans. Elle commença le 29. Juin dernier dans la maison de Mr l'Evêque de Perigueux, & je ne puis vous en mieux instruire qu'en vous envoyant le Lettre qui suit. Elle est d'un Ecclesiastique qui remplit parfaitement les devoirs de son estat.

A Perigueux le 3. Aouſt 1700.

A MONSIEUR DE B***

Rien ne peut eſtre plus édifiant que tout ce qui s'eſt paſſé dans la derniere retraite des Gentilshommes de cette Province chez nôtre illuſtre & pieux Prelat. J'en puis parler comme témoin oculaire, puis qu'il m'a fait l'honneur de m'y appeller. Le concours a eſté ſi grand, que s'il y euſt eu aſſez de logement dans le Palais Epiſcopal pour contenir tous ceux qui vouloient y

estre receus, je crois qu'au u
lieu de deux cens douze qui i
s'y trouverent, suivant la a
Liste que j'ajoûte à cette e
Lettre, il y en auroit eu plus s
de six cens. C'estoit un char--
mant spectacle de voir toute
cette Noblesse assemblée, do--
cile à tout ce qu'on deman--
doit d'elle, assiduë à tous les
exercices de la retraite, pon--
ctuelle comme les Religieux les
plus réformez à toutes les heu--
res marquées, en sorte qu'un
coup de coche les a ssembloit
tous en un instant avec un
tres bel ordre, dans les diffe-

rens lieux où ils devoient se rendre, gardant par tout une grande modestie, & une retenuë si édifiante, qu'elle charmoit tous ceux qui avoient la liberté de les voir dans leurs Exercices. Ils ont presque tous fait des Confessions generales; il s'est fait des restitutions considerables, & l'on y a ménagé des réconciliations si sinceres, qu'elles ont attiré des larmes de joye de tous ceux qui en ont esté témoins. Mr l'Evêque, qui devoit estre à leur teste, marchoit

toujours le dernier, & prenoit de même la derniere place par tout, lors qu'il n'estoit pas à l'Eglise. Il les a traitez d'ailleurs avec beaucoup de magnificence, & a enlevé leurs cœurs par ses manieres honnestes & engageantes, mais sur tout, par ses exemples de pieté, de douceur, d'affabilité, estant tout à tous, & infatigable dans toutes sortes de rencontres. Rien ne leur manquoit, tant l'ordre que sa prudence ordinaire avoit établi, estoit exactement observé. Les trois Prédicateurs employez

pour les animer par leurs Sermons, estoient trois Jesuites, le Pere Orsaure, Recteur du College; un second Pere Orsaure, son Frere, & le Pere Rolivau. Ils ont tous fait des merveilles. Le second Pere Orsaure, qui, comme vous sçavez, prêche toujours en Apostre, a si bien touché les cœurs en convainquant les esprits, que ses Predications ont arraché force larmes. Les fruits de cette retraite m'ont paru si extraordinaires, que j'ay pris la liberté de dire à Mr l'Evéque, qu'il ne connoi-

ſtroit qu'en l'autre vie, tout le bien qui ſe procuroit par le moyen de ces Exercices. Il eſt impoſſible de s'imaginer de quels effets ſurprenans on la voit ſuivie, tant à la Ville, qu'à la campagne; les jeux publics & outrez ſupprimez, les débauches retranchées, les jurемens & blaſphêmes abolis, les vangeances & les inimitiez éteintes, les mauvais commerces diſſipez. Quelle conſolation de voir la modeſtie de ces Gentilshommes regner dans les Egliſes, la priere ſe faire exactement dans leurs

Familles, en ſorte qu'on ne diroit pas que ce fuſſent les mêmes hommes, par les grands changemens qu'ils font remarquer dans leurs perſonnes. Priez Dieu, Monſieur, qu'il ſoutienne cette grande œuvre par la force de ſes graces, & qu'il conſerve noſtre illuſtre Prelat pour le bien de ſon Egliſe, & pour le ſalut de tout ſon Dioceſe. Je ſuis Voſtre, &c.

Noms des Gentilshommes qui ont assisté à la retraite faite chez Mr l'Evesque de Perigueux.

MESSIEURS

Chapt Le Marquis de Rastignac.
Le Comte de Rastignac.
De Rastignac son second fils.
Le Comte de Peyraud.
De Royere de Peyraud.
De Badefol de Peyraud.
Le Marquis de Mireman.
Le Marquis de Castelnoüel.
Le Chevalier d'Aubusson de Castelnoüel.

Le Comte de Fenelon. Salignac
Le Marquis de Sallaignac.
Le Chevalier de Sallaignac.
Le Comte de Noyan.
Le Marquis d'Auberterre. Esparbes
Le Comte de Braſſac. Gallard
Le Marquis de Pontville. Rochechouart
Le Comte de Paulin Gouvernel. Valfons
Le Marquis de Longas. d'Ars
De la Caillerie.
De Nantia. Jaubert
Le Marquis de Loſſe.
De Lardimarie. Foucaud
Le Marquis de Monplaiſir.
Le Cheylard de la Querelie.
de Puygaufier.

De Boisgeneſt.
Dumas de Champagnac.
De la Pommarede de Sarlat.
De Tuſſou.
De la Rouſſie de Sarlat.
De Coſſon de Tuſſou.
De Tuſſou de la Chabane.
De Lambert.
Le Grand Chantre d'Agen.
De la Bermondye.
De Pitray.
De Cazenave.
De Chaumon.
Le Chevalier de Chaumon.
De Saint Duſt.
D'Eſtourneau.
De Biron de la Serre.
De Saint Paul de la Vallade.

Du Chadeüil.
De Nanteüil.
De Nanteüil ſon fils.
De Couze.
De Saint Front de Muſſidan.
Du Reclos.
Du Reclos ſon fils.
Du Soulier d'Artigeas.
De la Serre de la Maletie.
De Brie de Saint Duſt.
Le Marquis de Mauriat.
Le Comte de Rouſſille.
Le Chevalier de la Foreſt,
De Barriere.
De Sanilhac ſon fils.
De la Coſte, premier Capitaine du Regiment de Cybourg.

De la Coſte, Capitaine dans
le même Regiment.
De Labeſſiere, Capitaine dans
le même Regiment.
De Beauquere, Lieutenant
dans le même Regiment.
Desfoſſard, Capitaine dans le
même Regiment.
De Couranſie de Phely.
Dupuy de Teyſſieras.
De Lhoulier.
De Rougier.
De la Rigaudye.
De Saint Orſe.
De Cluzel de Marcily.
De la Barde du Bugue.
Le Chevalier de la Barde.

De la Gueunye.
De Lenzous.
De Lenzous ſon fils.
Le Chevalier de Cluzel, Capitaine dans le Regiment de Champagne.
De Montreal.
De la Feüillade.
Le Baron de Planeau.
De la Tour du Rocq.
De Sanailhac.
Du Barty.
D'Auriat.
De Turſac.
De Turſac ſon fils.
De la Serre de la Chapelle Albarer.

Septembre 1700.

De Pazayat.
De la Faurelie.
De la Wergne de Rochemorin.
De Beaufort.
De la Barotiere.
Le Marquis de Chabans.
Le Comte de Loſſe.
Le Chevalier de Fayolles.
Le Chevalier de Loſſe.
De la Garde Salleron.
De Beaulieu de la Martinie.
Le Chevalier de la Martinie.
De Fayolles.
De la Vernide de Cablanc.
De Soulignac.
De Soulignac, fils.
De la Faix de Calvimon.
De S. Creſpin de Lardimarie.

De Sainte-Marie, ſon frere.
Le Marquis de Montancés.
Le Marquis de Ladouze.
Bertin.
De Glane de Bors.
Memon de la Beſſe.
De Laſcaud de la Beſſe.
De Taillefer de Mauriat.
De la Roche de l'Eymarie.
Le Chevalier de Poulignac.
Bertin, fils.
D'Aix.
De Meymy.
De la Barriere de Tremoulat.
De la Beſſe.
De Manzac.
De Lamourat.

De Premilhac.

De la Roche Aymon son fils.

De Saint Laurens du Puyro-
gier.

D'Aignac de Vilhac.

De la Fillolie.

De Richemon.

Le Chevalier de Beauregard.

De Grezignac.

Le Chevalier de Combaronie.

De Sallagnac de Combaronie.

Le Chevalier de Boriporte.

De Chardeys de la Martinie.

De Cherval, Grand Senechal
d'Angoumois.

De Beyly de Razac.

De Langlade.

De la Porte de Lezignac.
De S. Paul de Chaſſaignes.
De Menſignac.
De Papuſſou Salleton.
De Nougeyraud.
De Crognac.
De la Riviere de Premilhac.
De Chevalier de la Rouſſie.
De Veſſac.
De la Beylie.
De Lagardye.
Le Chevalier de la Foreſt.
Du Lieudieu Fils.
Le Chevalier de la Brangelie.
De la Roche de S. Meard.
De la Tour de la Salmonnie.
De la Vergne du Deu.

Veaure de Beauroire.
Desfieux de la Cellerie.
De la Faye Guilhaumias.
De Sinsac.
Le Vicomte de Losse.
De Plazac.
De Saint Pantaly d'Exideüil.
Le Chevalier de Saint Pantaly.
De Tayac.
De Cremoux.
De la Jorie d'Exideüil.
De la Farge d'Exideüil.
Du Chastanet de la Jorie.
De Soulignac.
De Ladoire.
De Fonroche.
De Legier de Saint Privat.

De Cumon.
De Valleice.
De la Vigerie des Taboiſſies.
De Saint Paul de Jaure.
Le Chevalier de Saillant. v.
Archier.
De la Boinie.
De Minzat.
De la Peyre de Servenches.
De Givry, Capitaine de Cavalerie.
De Roumegouſt de Baſte.
D'Eyſendieras.
De Courſat.
Guy.
D'Arlan.
De Calvimon de Belcayre.

Le Chevalier de Pugeolle.
De Vaudre.
De Larmendye de Longas.
De Razat de Thiviers.
Le Marquis de la Martonnie.
Le Marquis d'Ans d'Autefort.
De Luzignac.
De Monbagol.
De Puycontaud de Montozon.
De la Serre de Bellet.
Le Vivier son Fils.
De Roufflat.
De Ladorie.
De Saint Supery. S.t Supery
De Salleton.
De la Chabrerie de Cluzel.

De Montozon.
De Laguliac.
De Fongrave,
De Saint Juſt, Ajde Major du Regiment de Cibour.
De Saint Mer.
Daleſme,
Le Marquis d'Ajat.
Le Marquis de Groſpuy.
De la Roche, ſon Frere.
De Montaux.
D'Abzac de la Douze.

Les réſolutions que ces Gentilshommes ont priſes dans leur retraite, ont eſté.

I. D'acheter des Livres de devotion, pour en faire tous

les jours la lecture pendant une demi heure.

II. De se confesser tous les mois, & à toutes les grandes Festes.

III. De faire en sorte que leurs domestiques suivent leur exemple.

IV. D'estre dans l'Eglise à leux genoux, attentifs aux saints misteres, en lisant dans leurs heures, & sans prendre de tabac.

V. D'aller entendre la sainte Messe, autant qu'on le pourra, & sans compagnie, pour éviter la distraction.

VI. De faire la Priere le matin & le soir, en public, avec leurs Domestiques, & d'acheter pour cela un livre de prieres.

VII. De veiller à la conduite de leurs Domestiques & de leurs Vassaux, pour les porter à la pieté.

VIII. De travailler à reconcilier ceux qu'on sçaura estre mal ensemble, & de tâcher de mettre la paix par tout.

IX. De faire dire deux Messes pour ceux de la Compagnie qui mourront.

X. De porter leurs Amis, & ceux sur qui ils auront quel-

que pouvoir, à ſe confeſſer
dés les premiers jours de la
maladie.

XI. De prier Dieu tous les
jours pour la conſervation du
Roy, ſi neceſſaire à l'Etat.

XII. De prier Dieu pour la
converſion ſincere des nou-
veaux Catholiques.

Le 20. du mois paſſé, Meſ-
ſire Gedeon de Berenger, Sei-
gneur de Montaigu, premier
Capitaine du Regiment d'In-
fanterie du Mans, & Com-
mandant du ſecond Bataillon,
âgé de ſoixante & douze ans,

fit abjuration de l'Heresie de Calvin, entre les mains du Grand-Vicaire de Mr de Bellançon, dans la Chapelle de la Citadelle de cette Ville. L'estime generale que ce zelé Officier s'est attirée par la valeur & par son merite, a fait que tout le monde a vû sa conversion avec une extrême joye Il s'est distingué à Lens, au Passage du Raab, à la Journée de Saint Godard, & en plusieurs autres Combats & Sieges, & sur tout, ce qu'il fit à Treves ne laisse aucun doute de l'ardeur qu'il a pour

la gloire de ſon Prince. Il fut en action pendant tout le Siege, refuſa de ſigner la Capitulation, ſe retira dans l'Egliſe avec les debris de quatre Compagnies de ſon Regiment, s'y fortifia, & n'en ſortit qu'à des conditions tres-honorables. On l'a vû même pendant la derniere guerre, Commandant à Montbeliard, où il n'y avoit que des gens de ſa Religion, y faire executer exactement tous les ordres de la Cour, & refuſer differens emplois qu'on luy faiſoit offrir dans les Pays Etrangers,

toujours plein de cette fidelité qui dés la Campagne de Hongrie, l'empêcha d'accepter un Regiment Allemand des Generaux de l'Empereur. Il n'avoit encore que treize ans lors qu'il commença à servir Sa Majesté: ce qu'il a fait jusqu'à present sans aucune discontinuation. Il a fait connoistre par là qu'il est digne d'estre de l'illustre Maison de Berenger, venuë de Dom Sanche, issu des Comtes de Catalogne & de Barcelone, qui accompagna Henry II. Roy d'Angleterre, en Normandie, où

il s'établit en se mariant avec Gillette Berenger, Petite fille d'un Berenger, Comte de Besalu, qui s'y estoit établi quelque temps auparavant, voyant que Dom Borel Berenger, son Cousin, luy avoit ravi la Catalogne. C'est de cette branche des Berenger qu'est sorti Mr de Montaigu. Ce qui est bien glorieux pour ceux qui en sont, c'est qu'on trouve que de temps immemorial ils sont tous morts au service de l'Etat, & même celuy qui vient de faire abjuration, a vû de ses propres yeux ses trois Fre-

tes, & cinq de ſes Couſins mourir dans les occaſions les plus glorieuſes, ſans qu'on puiſſe reprocher à aucun d'eux d'avoir porté les armes contre la Couronne. Le Baron de Grand Meſnil, Fils unique de ſon Oncle, s'eſtant retiré chez les Etrangers par un zele aveugle pour le Calviniſme, n'a jamais voulu d'employ, ny les ſervir durant la derniere guerre. Quelque attachement qu'ait toujours eu pour ſa Secte Meſſire Thomas de Berenger, Sr de Canon, en ſorte qu'il a eſté impoſſible de le conver-

tir, il s'eſt toujours montré
bon François & bon Sujet,
ayant inſpiré en mourant à
deux Fils qu'il a laiſſez, & qui
continuent la troiſiéme bran-
che de cette Maiſon, les ſen-
timens d'une exacte fidelité
pour le Roy, dont il ne s'eſt
jamais éloigné. Quant à Jac-
ques Jean, Sire & Comte de
Berenger, Sr de Fontaine, He-
renqueville, du Meſnil-Fou-
cran, & autres lieux, Fils uni-
que du Frere aîné de Mr de
Montaigu, qui vient d'abjurer
le Calviniſme, on ne peut rien
ajoûter aux ſoins qu'il a pris

pour le porter à se convertir ;
à quoy son exemple joint à ses
lumieres, a porté plusieurs
personnes de leurs Parens &
de leurs Amis, sans parler de
leurs Vassaux, que la proximi-
té des Prêches avoit separez
de l'Eglise, & qui se font un
plaisir de s'y réunir sincere-
ment. Tous avant Calvin é-
toient Catholiques tres zelez,
& il en est mort plusieurs en
odeur de sainteté ; témoin une
Marie Berenger, Veuve du
Sire Aubert, dont sont sortis
Mrs de Beaumoncel, & le
Bisayeul de Madame la Com-

Frauley Teſſe de Teſſé, qui renonça aux grandeurs du monde pour prendre l'habit de Religieuſe. Charles Berenger quitta la Charge d'Avocat General du Parlement, & ſe fit Chartreux, & Guillaume Berenger mépriſa tous les avantages dont il joüiſſoit dans la Cour de Rome, aprés avoir ſervi la Religion & l'Egliſe ſous trois Papes en pluſieurs Legations dans le Levant, pour venir finir ſes jours dans la petite Cure du Meſnil-Foucran, où il s'eſtoit fait preſenter par ſon Frere, pour y exercer ſa charité. Je ne parle

point des alliances de cette Maison avec celles de Courtenay, de Nassau, de Bellesme, de Bethune. de Caumont, de Chastillon, de Durefort, de Montgommeri, de Lusignan, d'Argouge, de Bailleul, de S. Simon, & autres. Mr le Comte de Fontaine Berenger a épousé depuis peu Louise-Adelaïde-Charlote-Françoise Simon de Boisdavid, Fille aînée & heritiere du feu Comte de Boisdavid, dont le nom seul fait l'éloge. On sçait qu'estant des premiers Capitaines du Regiment du Roy, & vou-

lant imiter ſes Anceſtres, & ſ
particulierement ſon Pere, Ca-
pitaine au Regiment des Gar-
des & Lieutenant General,
tué à la Bataille de Lens, lors
qu'il vouloit conſerver les Ca-
nons des Ennemis qu'il avoit
gagnez, il fit des actions de
valeur qui contribuerent fort
à la priſe de Maſtrick, en ſorte
qu'il merita que Sa Majeſté
priſt ſoin de le faire guerir de
ſoixante & cinq bleſſures qu'il
avoit receuës, Il fut mis enſui-
te dans ſes Gardes, & fait Ma-
jor general des Troupes qu'
Elle envoya en Bretagne, où

il s'acquit une eſtime gene-
rale.

Je ne vous préviendray point ſur la Lettre que vous allez lire. Elle contient la deſcription du Jardin de Bellefont en Languedoc.

A MONSIEUR
LE MARQUIS DE ***

IL eſt naturel, Monſieur, aux gens de bon goût d'être auſſi curieux que vous l'eſtes, & puiſque vous me faites l'honneur de me demander une deſcription exacte & fidelle du

celebre Jardin de Bellefont, &
& de la Maiſon, je vous don-
neray la plus juſte idée, que je
pourray de cet agreable ſe-
jour. Tout y eſt digne en effet
de la magnificence de l'illuſtre
Marquis de Tornac la Fare,
qui dans un terrain, aupara-
vant infructueux & inutile, a
raſſemblé tout ce que l'art &
la nature peuvent faire voir de
rare & de recherché. Comme
il a autant de delicateſſe d'eſ-
prit que de grandeur d'ame,
il n'a rien oublié de tout ce
qui pouvoit contribuer au
plaiſir & à l'étonnement de

ceux qui verroient son Jardin, qui peut estre comparé aux plus beaux & aux mieux ordonnez qui se voyent dans les Provinces. En un mot, Monsieur, tout y merite vôtre curiosité, mais avant que j'entre dans le détail, permettez-moy d'employer icy quelques traits de Poësie. J'en mêleray même de temps en temps dans ce recit, & ils serviront peut estre à délasser un peu vostre esprit, & à vous rendre cette lecture plus agreable. Le Maistre de ce beau lieu vous paroîtra dans ces Vers sous le nom d'Alcandre.

Septembre 1700.

Muſes, à mes ſouhaits toûjours ſi favorables,
Meſlez à mes accens vos concerts si agreables;
Et vous, Nymphes des eaux, & vous, Nymphes des bois,
Animez mon eſprit, & ſoûtenez ma voix.
Le genereux Alcandre aujourd'huy vous l'ordonne;
Qu'aux plus charmans tranſports vostre cœur s'abandonne.
Celebrez par vos airs tendres & delicats
Bellefont, l'ornement de ces heureux climats.
D'autres de ſon grand nom, dans leur fureur divine,
Pourront nous étaler l'éclat & l'origine,
Et dans un tas confus d'Anceſtres [glorieux

Montrer qu'il eſt encor plus grand que
ſes Ayeux.
D'autres nous parleront de ſa grande
ſageſſe,
De ſon brillant eſprit, & de ſa politeſ-
ſe.
D'autres enfin pourront, & ſans te-
merité,
Loüer ſes actions, ſon cœur, ſa pro-
bité.
Nymphes, ce n'eſt point-là, ce qu'il
faut pour luy plaire.
Un travail moins hardy peut mieux
le ſatisfaire.
Celebrez avec moy ſes Jardins & ſes
Eaux.
De tels chants, je le ſçay, pour luy
ſont les plus beaux.
Imitaeur des Dieux, d'une terre ſte-
rile
Il a fait un terroir enraretez fertile;

Et l'on cueille les fleurs & les fruits
les plus doux, [*cailloux.*
Où l'on n'avoit foulé que ronces &
Puis qu'à ſes heureux ſoins nous de-
vons cet ouvrage,
Pouvons-nous de nos Vers luy refu-
ſer l'hommage?
Voſtre zele pour luy du ſuccés me ré-
pond; [*lefont.*
Deeſſes, avec moy chantez donc Bel-

Ce ſont de ſemblables occupations, comme vous le ſçavez, Monſieur, qui ont acquis tant de gloire aux Semiramis, aux Cyrus, aux Druſus, aux Pompées, aux Luculles, aux Mœcenes, & aux Auguſtes, & qui attireront

encore à Louis le Grand les
admirations de toute la Poſte-
rité, lors que parmy les ſoins
de la Paix & de la Guerre, dont
il la eſté toujours l'Arbitre, elle
verra qu'il a donné le temps
que ſes occupations heroïques
luy laiſſoient, aux plaiſirs les
plus innocens, & les plus di-
gnes d'un Heros, à Fontaine-
bleau ou à Verſailles, que tou-
tes les Nations de la terre re-
gardent déja comme la hui-
tiéme merveille du monde.

Commençons donc par un
Plan de la maiſon que Mr le
Marquis de Tornac a fait

bâtir pour sa commodité, e
comme pour le plaisir d'estre e
dans la Plaine auprés des Eaux x
& des Prairies, aprés avoir i
quitté l'ancien Chasteau de e
Tornac, situé sur une monta- -
gne voisine de Bellefond, qui i
pour la regularité & la beauté è
de ses appartemens, est un n
des plus considerables de ceux x
qui nous restent des siecles z
précedens.

Sur les bords du Gardon, dont l'onde
toûjours pure
Fait retentir au loin un innocent mur-
mure.
Quand sortant des Vallons qui captivoient son cours

Sur le ſable elle fait mille & mille
détours ;
Sur ſes bords ſi connus, près d'Anduze
l'Antique,
S'éleve une Maiſon charmante &
magnifique,
Où malgré les chaleurs & malgré les
glaçons
Regne le doux Printemps dans tou-
tes les ſaiſons.
Quoy que tout y paroiſſe, & modeſte,
& champeſtre,
Tout y ſoûtient l'éclat & la grandeur
du Maiſtre,
Et tout y raviſſant les yeux & les
eſprits,
Par tout également on s'y trouve ſur-
pris.
A l'abord d'une belle & riche balu-
ſtrade
Du coſté de la cour releve la façade,

Et de l'autre coſté regne un grand
Corridor
Dans lequel ſur le fer brillent le bronze & l'or.
Dés qu'on porte ſes pas au dedans du Portique,
A deux Appartemens on voit qu'il communique.
De là, par un degré ſurmonté d'un Balcon,
Aprés trois repoſoirs l'on arrive au Salon,
Dont le double Plafons en double Imperiale
Tous les traits les plus beaux de la Sculpture étale.
Au dedans on a peint les endroits curieux [*aux yeux.*
Qui prés de Bellefont ſe preſentent.
L'on y voit les Ruiſſeaux, les Vallons, les Collines,

Les

Les prochaines Forests, les Campa-
gnes voisines;
Enfin en racourcy, l'on y voit les des-
seins
De cette Maison même, & de tous
ses Jardins.
Alcandre sans excés y mêla les do-
rures
Aux frises, aux Tableaux, aux Pla-
fonds, aux bordures.
Aprés ce beau Salon un double ap-
partement
Se fait voir dégagé, bien ouvert &
charmant.
C'est-là que la nature, & l'art d'in-
telligence
D'Alcandre font briller l'esprit & la
puissance.
Tous les sens à la fois y trouvent
leurs attraits, [*faits*
Et par mille beautez y sont tous satis-

Ajoutez àce la les differentes vûës,
L'air doux & temperé, les belles avenuës.
L'on n'y rencontre rien que de delicieux ;
En un mot, ce ſejour paroiſt celuy des Dieux.

Comme la ſituation fait un des plus beaux agrémens d'un lieu de plaiſance, vous ne ſerez pas fâché, Monſieur, d'avoir quelque idée de celle de Bellefont.

Soit que l'Aſtre du jour, ou ſe couche ou ſe leve,
De l'une & l'autre part un double mont s'éleve,

Qui défend la maiſon des extrêmes
chaleurs
Que cet Aſtre brûlant fait reſſentir
ailleurs.
Un Bois même au Couchant par ſon
touffu feüillage
Entretient toûjours la fraîcheur &
l'ombrage,
Et par les doux accords de mille oi-
ſeaux divers.
Sans ceſſe il retentit des plus char-
mans concerts.
Vous vous y diſtinguez, Roſſignols
trop fidelles,
Lors que pour attendrir vos compa-
gnes cruelles
Vous ne vous occupez & les nuits &
les jours,
Qu'à chanter leurs rigueurs & vos
tendres amours. [*bles;*
Vous y chantez auſſi, Linotes admira-

Et vous, des Rossignols rivaux inimitables,
Pinçons, vous y montrez que vous estes jaloux
Que s'ils n'aiment pas mieux, ils chantent mieux que vous.
On découvre au Couchant un Canal d'eau courante,
Qui depuis sa naissance en des tuyaux errante
Vient enfin rafraîchir grand nombre de poissons,
Qu'on n'expose jamais à de faux hameçons.
Alcandre de sa main en tout temps liberale,
Avec une bonté que nulle autre n'égale,
Comme un autre Prothée en l'Empire de l'eau,
Luy-même va souvent repaistre ce troupeau,

Qui malgré ſa froideur, & malgré
ſon ſilence,
Par ſes bonds enjoüez, reconnoiſt ſa
preſence.
Une vaſte campagne, ou plutoſt un
Vallon
Que forment deux coſteaux d'où ſouf-
fle l'Aquilon,
Fait à ce beau ſejour une riche avenuë,
Et par mille beautez en termine la
vûë.
Ce ne ſont qu'oliviers, que vignes,
que vergers,
Où paiſſent les moutons ſuivis de leurs
Bergers.
Enfin de toutes parts, ou les moiſſons
jauniſſent,
Ou de Troupeaux paiſſans les mon-
tagnes blanchiſſent,
Et comme l'on ne voit que verdure &
que fleurs,

L'on n'entend que concerts d'oiſeaux & de Paſteurs.

Vous voyez, Monſieur, qu'il ſeroit difficile de rencontrer en aucun autre lieu une ſituation plus heureuſe que celle-là. Il ne me reſte qu'à vous parler du Jardin, qui eſt au midy de cette Maiſon, & qui luy donne la plus agréable veuë que l'on puiſſe ſouhaiter. On trouve d'abord une grande & longue Terraſſe, ornée d'Eſpaliers, partagée par un Baſſin bordé de gazons, d'où ſort un grand Jet d'eau. L'on entre dans cette Terraſſe par un pe-

tit Pavillon déraché qui domine sur l'entrée, & qui sert comme de Dôme, & de frontispice sur le portail de la grande avenuë. Elle est bornée de l'autre costé par un bois de haute fustaye, que les eaux du Gardon ont fait naistre sans aucune culture, & qui par une infinité de Peupliers, d'Aulnes & de Saules, confondus au hazard les uns avec les autres, font voir des routes & de petits berceaux en mille endroits, & ne laisse pas d'estre aussi agréable, que si l'on avoit pris les plus grands soins à les planter & à

les cultiver, Depuis le Ron-
deau du milieu de cette Ter-
raſſe, qui eſt, pour ainſi dire,
le point d'où il faut voir tout
le Jardin, on découvre d'abord par une pate d'Oye, trois allées, dont celle du milieu fait une perſpective des plus belles, formant une grande route qui perce au travers des bois, dont la campagne eſt couverte, & qui ne ſe termine que par la Riviere, & enſuite par une colline, qui eſt à plus de quatre lieuës au de là. L'on y deſcend par un double rempart autour d'un large degré

de gazons, à plusieurs marches,
qui forment un amphiteatre
de verdure des plus agreables
qu'on puisse voir. Au bas de
cet amphiteatre s'éleve un Jet
d'eau, d'une hauteur & d'une
force qui n'est pas ordinaire,
& de part & d'autre sont deux
Canaux, d'où sortent douze
Jets d'eau, rangez si bien en
égale distance, & sur la même
ligne, que par leur disposition,
leur abondance, & la chute
reguliere de leurs eaux; ils y
font voir comme un mur de
cristal, ou comme une tapis-
serie brillante de Perles & de

Diamans, infiniment plus
belle que toutes celles que
l'aiguille & le pinceau ont ja-
mais inventées. Derriere ces
deux Canaux on rencontre
deux grands berceaux de ce
beau Laurier royal, ſemblable
à l'Oranger, par la forme &
la couleur de ſa feüille, qui les
bordent dans toute leur lon-
gueur; ſi hauts & ſi touffus,
que les rayons du Soleil n'y
penetrent jamais.

Ah qu'il eſt raviſſant ſous de ſi beaux
Lauriers
De chanter les Heros, ou ſçavans,
ou guerriers!

Qu'il eſt doux d'y former dans les
plus belles feſtes
Des couronnes de fleurs pour en cein-
dre nos teſtes !
Qu'il eſt charmant enfin dans le va-
gue des airs
D'y faire retentir nos raviſſans con-
certs !
Dans ſon heureux repos, l'incompa-
rable Alcandre,
D'une voix qui n'a rien que de grand
& de tendre, [*jour*
Y chanta mille fois & la nuit & le
La puiſſance de Mars, & celle de
l'Amour.
Tantoſt tout enchanté de ſes belles
campagnes,
Il celebra ſes bois, ſes prez, & ſes
montagnes,
Et meſlant ſes accens aux murmures
des eaux

Défia les concerts des plus charmans oiſeaux.

Tantoſt dans les tranſports d'une chaſte tendreſſe

Il chanta les appas de ſa belle Maîtreſſe,

Et tantoſt d'un beau zele animé pour LOUIS,

Il immortaliſa ſes Exploits inoüis.

Echos, qui ſi ſouvent vous pluſtes à l'entendre,

Repetez, s'il ſe peut, ce que vous dit Alcandre,

Lors qu'il vous confia, de même qu'aux Zephirs,

Les ſecrets de ſon cœur & ſes plus doux plaiſirs.

C'en eſt fait, les Echos demandent audience.

Coulez plus doucement, ruiſſeaux, faites ſilence.

Et vous, petits oiſeaux, n'en ſoyez
point jaloux,
Alcandre va parler, dans le bois tai-
ſez-vous. [*confondre,*
La douceur de ſa voix doit toute autre
Il n'eſt que les Echos qui luy puiſſent
répondre.

Les Vers qui ſuivent avoient eſté faits par Alcandre, dix ans avant cette deſcription de ſon Jardin de Bellefont.

Allez, biens éclatans, plaiſirs trop
renommez,
Il n'eſt point de plaiſir dont mes ſens
ſoient charmez.
Comme d'eſtre en un lieu ſolitaire &
champeſtre,
Dégagé de tous ſoins, ſans contrainte,
ſans Maiſtre,

Libre d'ambition, paiſible ſans cha-
grin,
Paſſer au fond d'un bois, ou le long
d'un Jardin,
Et là, parmy les fleurs, ou couché
deſſus l'herbe,
Reſver aux plus doux vers d'Horace
ou de Malherbe.
Tantoſt prés d'un ruiſſeau, noncha-
lamment aſſis,
Repaſſer doucement les charmes de
Philis,
Et tantoſt ſur le bord d'une claire fon- [*taine*
Songer innocemment aux douceurs de
Climene;
De ces tendres plaiſirs puis détour-
nant le Cours,
Contempler d'un ruiſſeau mille petits
détours,
Qui de ſes eaux d'argent baignant
une Prairie

Peint de mille couleurs une Plaine fleurie,

Et qui ſortant de là tout fier, tout glorieux,

Roule ſur des cailloux, d'un bruit harmonieux,

Et par un doux murmure endort ſi bien l'oreille,

Qu'à peine l'eſprit ſent, ou s'il dort, ou s'il veille;

Entendre en même temps le chant de mille oiſeaux,

Le doux bruit d'un zephir agitant des Roſeaux,

Admirer le Soleil dans le criſtal de l'onde,

Et le voir tout brillant de l'or qu'il ſeme au monde,

Parer les champs par tout de roſes & de lis,

Semer de tous coſtez les perles, les [rubis,

Et mille diamans qu'avec ſa clarté
pure
Une douce roſée épand ſur la verdure.
Voir naiſtre en même endroit le ſer--
polet, le thin,
La tulipe, l'œillet, le mirthe, le jaſ--
min,
Et ſentirà travers ce mélange agrea--
ble,
De cent douces odeurs un parfum ad--
mirable;
Dans ces beaux lieux où Flore &
Pomone ont regné
Eſtre quelquefois ſeul, tantoſt accom--
pagné,
Rendre ſes chers Amis témoins de ſes
delices,
Compagnons de ſon ſort dans ces de--
ſerts propices,
Et goûter les charmans & les pre--
cieux biens

Des aimables propos, & des doux
entretiens;
Joyeux de voir des fleurs la charmante
peinture,
Chacun dire à son tour sa plus belle
avanture,
Et se laisser aller au plaisir ravis-
ant,
De dire ce qu'on sçait, & tout ce que
l'on sent,
Passer du serieux à de plaisans lan-
gages,
Et cessant de rever, dire cent badina-
ges,
De bagatelle, enfin se faire des plai-
sirs,
Au repos de l'esprit animer ses de-
sirs;
Et pour celuy du corps sous un feüilla-
ge sombre:

S'endormir quelquefois à la fraîcheur
de l'ombre:
Il n'eſt point de plaiſir, il n'eſt point
d'agrément,
Je le redis encor, plus doux & plus
charmant,
Que d'aller aux moyens par où l'on
peut accroiſtre
Le bonheur que produit la demeure
champeſtre;
Oublier les faux biens vainement
pourſuivis,
Oublier en un mot & la Cour & Paris,
Sans oublier pourtant les vertus infi-
nies
D'un Roy dans qui le Ciel les a toutes
unies,
Pour nous le faire voir le plus grand
des Heros,
Oublier tout hors luy, ne ſonger qu'au
repos,

S'attacher au preſent, bannir loin
l'eſperance;
Ne ſe repaiſtre plus d'une vaine ap-
parence,
Vivre loin des Palais où le ſort des
humains
Eſt de dèplaire à Dieu, pour plaire
aux Souverains,
D'adorer la grandeur, la fortune, la
pompe,
De preferer au Ciel le monde qui les
trompe, [*biens*
Et les biens apparens, à ces ſolides
Qui doivent faire ſeuls le bonheur des
Chreſtiens.
Grace à Dieu, maintenant je cherche
la retraite
Que me peut aſſurer la Maiſon que
j'ay faite,
Enceinte de foreſts, de vergers, de jar-
dins,

De vignobles, de prez, ouvrages de
mes mains,
D'eaux de mille façons dans une plai-
ne errantes,
De rivieres, ruisseaux, & sources
jaillissantes,
Et ce qui fait au fond mon charme
dans ce lieu,
C'est que plus aisément j'y puis servir
mon Dieu,
Obéir à ses loix, suivre sa providen-
ce,
Mediter sur la mort, conserver l'in-
nocence,
Joüir tranquillement d'une felicité
Qui traîne avecque soy l'aimable
liberté,
L'agréable repos, les douceurs d'une
vie
Exempte de remords, de malice, &
d'envie,

Et ſentir que ſongeant ſans ceſſe à mon ſalut,

Bien vivre & bien mourir, eſt mon unique but.

Je ne ſçay, Monſieur, ce qui vous paroiſtra plus ſur. prenant dans ces Vers, ou la grandeur des ſentimens, ou la delicateſſe & la facilité des expreſſions, bien que Mr le Marquis de Tornac ne ſe ſoit fait aucune étude particuliere de la Poëſie, & qu'il ne s'y ſoit appliqué qu'autant qu'il ſemble qu'un Gentilhomme le doit, pour n'en pas ignorer les Regles, & pour eſtre capable de

juger des Ouvrages des bons
Auteurs ; mais les beaux ge-
nies ont du talent, & des ou-
vertures pour tout, & ils ſem-
blent naiſtre avec tous les
beaux Arts, & toutes les Scien-
ces. C'eſt ce que vous ſçavez
par vous-même, Monſieur,
vous, qui tout jeune, fuſtes
regardé par les Poëtes & par
les Orateurs, comme un de
leurs maiſtres. Mais pour ne
pas m'étendre davantage ſur
des Eloges, que vous meritez
ſi bien l'un & l'autre, & que
vous ne pouvez neanmoins
ſouffrir, je penſe qu'aprés vous

avoir parlé des deux berceaux
de lauriers, qui ſont, pour ainſi
dire, deux Arcs de triomphe,
conſacrez aux Heros de l'an-
cienne & illuſtre Maiſon de la
Fare; il faut vous donner enco-
re une plus ample idée du Plan
& de l'ordonnance de ce Jar-
din, & vous dire que ſa figure eſt
un grand Quarré regulier par-
tagé en quatre, qui ſe diviſent
en ſeize compartimens égaux,
par où ſont diſtinguez les par-
terres & les vergers, & dont le
tout eſt terminé par le canal
d'un ruiſſeau, qu'une haye vi-
ve de buis taillez en plate-ban-

de de hauteur d'appuy, bordé
tout du long, & par une allée
de Laurierteins, taillez en pal
liſſade, avec des Cabinets de
verdure aux coins, couverts de
Chevres feüils, & ornez au
dedans de banquettes & de lits
de gazons. De ces carrez plu-
ſieurs differentes allées & con-
tre-allées, en font le partage, e
de ſorte que dans les cinq en-
droits principaux, où elles ſe
croiſent, il y a autant de jets
d'eau avec leurs baſſins, outre
trois autres qui ſont d'une hau-
teur ſurprenante, le long de la
grande allée du milieu, qui
aprés

aprés avoir percé un gros bois
de Chaſtaigniers & de Peu-
pliers, fait au delà du Jardin
la grande route, & le grand
point de veuë dont nous avons
parlé, & qui a ſervi à faire un
Mail ſi beau & ſi prolongé,
qu'on peut dire qu'on ne voit
rien de pareil pour le plaiſir
des Joüeurs, ſur tout, en ce
que tous les Jets d'eau de la
maiſtreſſe allée y donnant à
droit fil, y font un charme
qu'on ne ſçauroit trouver en
un autre Mail. Le jet d'eau du
centre de tout le Jardin, au
niveau duquel ſont les trois

autres; eſt orné d'un Baſſin r
reveſtu de pierre de taille, em-n
belli d'une large bordure deb
gazons & de quatre banquet-t
tes au pied de quatre groſſes v
coquilles de verdure, ſi éle-v
vées, ſi touffuës & ſi bien t
taillées, qu'en toute ſaiſon, q
quelque temps qu'il faſſe, on n
eſt toujours à l'abri & à l'om-n
bre.

A couvert du Soleil, de la pluye

& du vent,

Et c'eſt où chacun va rêver le

plus ſouvent.

A travers les eaux jailliſſan-n
tes dans l'entre-deux des co-o

quilles, l'on a encore le plaisir de trouver quatre points de veuë fort étendus, bien alignez, & tres-agreables pour la grande varieté des objets.

N'est-il pas beau de voir que sans
suivre leur course
Ces eaux prennent l'essor, aussi haut
que leur source,
Et qu'aprés avoir fait mille bonds
Cristalins,
Elles tombent en pleurs dans leurs ri-
ches bassins?
S'il est vray ce qu'ont dit des fables
curieuses,
Ces eaux furent jadis de ces Nymphes
heureuses,
Qui du temps que les Dieux habi-
toient parmy nous

Avoient plus fait entre-eux d'A-
mans & de Jaloux.
Pour elles plus souvent le grand Dieu
du Tonnerre
Que pour sa Danaé, descendit sur la
terre.
De ses brillans rayons Apollon cou-
ronné
Plus longtemps les suivit, qu'il ne
suivit Daphné;
Mars d'elles enteſté jusques à la folie,
Encor plus les aima, qu'il n'aima
son Ilie;
Mais enfin tant de soins furent tous
superflus
Elles fuirent toûjours & l'Amour &
Venus.
Avec tant d'agrémens aussi chastes
que belles,
Constamment à Diane elles furent
fidelles.

Et malgré tous les soins de leurs Adorateurs,
N'aimérent jamais rien que les bois & les fleurs.
L'Amour ne leur donna jamais d'inquietude,
Et ne troubla jamais leur douce sobitude;
Heureuses mille fois, si le destin jaloux
Contr'elles n'eust enfin déployé son courroux.
Mais pendant qu'en repos dans ce charmant azile
Leurs beaux jours s'écouloient d'une course tranquille,
Le grand Dieu du Gardon, surpris de leurs appas,
Un jour de ce costé precipita ses pas.
Leur pudeur s'allarma de l'approche fatale

D'un Amant dont l'ardeur fut toûjours ſans égale.

Elles pouſſent au Ciel les plus triſtes accens,

Et font, pour reſiſter, mille efforts impuiſſans.

Diane, à tous nos vœux favorable Diane,

Eloignez au plutoſt, éloignez ce profane,

Et vous, dont les Arreſts ont reglé noſtre ſort,

Grands Dieux, ou vangez-nous, ou nous donnez la mort.

A grands pas cependant le Dieu du Fleuve avance;

Et quelle contre luy ſeroit leur reſiſtance?

En vain comme la Biche à l'aſpect du Chaſſeur

Elles fuirent d'abord devant leur ravisſeur;

En vain le deſeſpoir leur fit naiſtre des ailes
Pour éviter d'un Dieu les approches cruelles.
Proſerpine ne peut échaper à Pluton,
Ny nos Nymphes de même aux efforts du Gardon.
Quoy donc, ſans s'émouvoir, les Dieux dans ces allarmes
Pourront voir ces beautez s'abandonner aux larmes,
Et Diane, malgré ſa conſtante amitié,
Pourra de leur malheur n'avoir point de pitié?
Non, ſans doute, les Dieux, qu'intereſſent leurs peines,
Les changérent enfin en autant de fontaines,
Qui conſervent encor, malgré leur changement

Leur premiere innocence, & tout leur agrément.

Il eſt à propos maintenant de dire un mot des eaux courantes, qui embelliſſent & fertiliſent la campagne de Bellefont. Le fleuve du Gardon, pour l'appeller une fois ainſi que nos Muſes le nomment, aprés avoir fait canal à l'une des ailes du Jardin, & avoir enſuite ſerpenté dans la plaine, donne le plaiſir de ſe faire voir encore bien loin tout droit au devant de la grande route, & de s'y montrer en face plus grand & plus beau, comme

rtendant plus regulierement
ès eaux dans la vaſte & deli-
icieuſe campagne, qu'il arroſe
& qu'il enrichit juſques au
Pont du Gard, où il va rendre
ès hommages au fameux fleu-
ve du Rhône. C'eſt au Midy
Hes prairies de Bellefont que
le Gardon mêle ſes eaux avec
celles de la Riviere d'Orne,
aprés avoir receu prés de là,
celles de pluſieurs petits tor-
rens qui le groſſiſſent. Jugez,
Monſieur, ſur le recit de tant
de differentes beautez, la
pluſpart naturelles & ruſtiques,
ſi tous les ornemens emprun-

tez des Jardins de l'ancienne
Rome, ont rien eu pour l'a-
grément de comparable aux
charmes de Bellefont.

Qu'on ne parle donc plus des ſuperbes
Jardins [*mains*,
Par où ſe diſtingua le luxe des Ro-
Où l'on ne découvroit que Tableaux,
que Statuës,
Que Portiques de Marbre élevez
juſqu'aux nuës
Où bien loin de fouler les fleurs, &
les gazons
Qu'à Bellefont on foule en toutes les
Saiſons,
Au mépris des plaiſirs que la verdu-
re inſpire
On ne fouloit aux pieds que Jaſpe
& que Porphire,

Où parmy quelques rangs d'arbres
infructueux
S'ent Colomnes par tout se presen-
toient aux yeux.
Alcandre eu ses projets & grand &
magnifique
Ne veut dans ses jardins rien qui ne
soit rustique.
Il ne peut de l'orgueil écouter les desirs
Où ne doivent regner que Flore & les
Zephirs,
Et mépriſant aux Champs tout ce
Faſte inutile
Qu'à peine ſa vertu ſupporte dans la
Ville,
Il rit de tant de ſoins & vains & ſu-
perflus,
Que donnérent aux leurs Mœcene &
Lucullus.
A Bellefont auſſi l'on ne voit que
verdure,

Et que les agrémens de la ſeule nature
Berceaux ſombres & frais, maro..
niers, Orangers,
Jets d'eau, baſſins & fleurs, eſpalier
& Vergers,
Enfin les ſeuls plaiſirs qu'aux champ
on peut attendre,
Occupent tout l'eſprit & tout le cœur
d'Alcandre.
Ce qui pourtant me ſemble étale
plus d'attraits.
Ce ſont de doubles rangs de verdoyan
Cyprés,
Qui par un Art ſçavant taillez en
baluſtrades
De quatre endroits divers offrent des
promenades.
N'eſt-il pas ſurprenant par des ſe--
crets nouveaux
Que ces Arbres jadis conſacrez aux
tombeaux,

N'ujourd'huy destinez à de meilleurs
usages,
V'inspirent que la joye avec leurs
doux ombrages,
st que sans élever leurs branches au
hazard,
Ils puissent se soûmettre à tous les
soins de l'Art?
uy, les uns seulement plantez depuis
trois lustres,
ont metamorphosez en autant de ba-
lustres.
Les autres avec art en coquilles tail-
lez,
Et de petites fleurs en Hiver émaillez,
Au plus bruslant Esté presentent à
toute heure
Un azile charmant, une douce de-
meure,
Et les autres enfin, à plein vent dans
les airs,

Elevent juſqu'au Ciel leurs rameaux toûjours verds.

Entre les Ciprés qui ſont tenus bas, ainſi taillez & figurez en forme de baluſtre, & ſeparez en égale diſtance, regne une petite bordure de buis, taillée auſſi d'une figure agréable, qui le joint d'un pied à l'autre. Ces ſortes de bordures ont eſté inconnuës aux Anciens dans leurs Jardins, où tout eſtoit confondu ſans ordre & ſans diſtinction, & c'eſt ce qui a donné occaſion à la Fable ſuivante.

Comme les plus grands Dieux, ainſi
que les Mortels,
S'abandonnent ſouvent aux douceurs
de la joye,
Et quittent volontiers l'encens & les
Autels,
Pour joüir du plaiſir que le Ciel leur
octroye,
Le jour vint que Bacchus les devoit
à ſon tour
Regaler en feſtins, en bals, en jeux
d'adreſſe,
Et choiſir pour cela le plus charmant
ſejour
Et le plus propre à l'allegreſſe.
Tous les Dieux d'alentour s'en vont
au rendez vous,
Pour y voir les bouffonneries
Des Faunes, de Silené, & de cent
autres fous,
Celebres en plaiſanteries.

Au milieu de tant de beautez
Flore, la jeune Flore avec ſon air champeſtre,
Dans la Troupe oſa bien paroître,
Sans nul ajuſtement propre aux Divinitez.
Il eſt vray qu'elle eſtoit du plus charmant corſage
Qu'elle avoit tous les traits les plus beaux du viſage,
Et que le brillant du Soleil
A celuy de ſes yeux n'avoit rien de pareil.
Ses cheveux neanmoins ſans guirlande & ſans treſſe,
Flottoient negligemment ſur ſon ſein & ſes bras,
Et l'on n'y voyoit rien d'une grande Deeſſe,
Que l'extrême douceur de ſes tendres appas.

A son premier abord les Faunes & Silene,
Avec un sourire affecté,
Et d'une maniere inhumaine,
Railloient de sa simplicité.
Cybele de chagrin & de colere outrée,
Voulut faire cesser leurs cris injurieux;
Et l'ayant & de buys, & de mirthe parée,
Elle la ramena dans la Troupe des Dieux.
Ce fut alors enfin, que la charmante Flore
Etala tant de doux attraits,
Qu'avec plus de brillant l'Aurore
Sur son char de rubis ne se montra jamais.
Elle inspire à tous la tendresse,
Elle entraine après soy les Jeux & les Plaisirs,
Et des doux & tendres Zephirs

La Troupe gayement à la ſuivre s'empreſſe,
Plus aiſe de la voir de mirthes & de buys
Se parer ſans fard, ſans fineſſe,
Que ſi la charmante Déeſſe
Euſt pris ſoin de s'orner de perles & de rubis.

De là vient qu'en ces derniers Siecles, dans les Jardins des Rois, & dans les Parterres des Grands, le Buis eſt devenu ſi recommandable.

Enfin, Monſieur, je vous renvoye la deſcription que vous avez deſirée. Je n'avois pas cru la faire ſi longue, ny d'un ſi grand détail; mais j'y ay eſté

forcé par les differentes beautez de ce Jardin, ayant eu le loisir de les contempler longtemps, & de les considerer distinctement sur les lieux à Bellefont même, où j'ay goûté souvent seul, souvent en bonne compagnie, le charme que chacun trouve à se promener dans ces routes & dans ces allées, au bord de ces Fontaines, de ces Ruisseaux & de ces Rivieres, & parmy ces fleurs, ces fruits, & ces arbustes. Je n'avois plus rien à souhaiter, Monsieur, que l'honneur & le contentemens

de m'y promener avec vous. C'euſt eſté, je vous avouë, le comble de ma joye, comme c'eſtoit le plus fort de mes deſirs. Je ſuis Voſtre, &c.

Le petit Ouvrage que j'ajoûte à cette Deſcription eſt de Mr de Mandajors, Fils de Mr de Mandajors, Juge en la Cour des premieres Appellations de la Ville & Comté d'Alés, dons vous avez vû autrefois pluſieurs pieces de Proſe & de Vers. L'occaſion qui a donné lieu à ſa compoſition, a eſté le ſejour que

l'Auteur a fait chez Mr le Marquis de la Fare Tornac, dans sa Maison de Bellefont, où ayant vû la Description dont je viens de vous faire part, il a cru ne pouvoir mieux employer son talent pour la Poësie, qu'en travaillant sur le même sujet, & en tâchant de celebrer par ses Vers la beauté du lieu, & la magnificence du Maistre.

QUe je suis content, cher Amy,
Dans cette agreable retraite!
A la Ville, à la Cour, on ne vit qu'à demy;

On n'y gouſte jamais une douceur par-
faite.
De craintes, de ſoucis, de ſoins tu-
multueux,
Un Amant agité ſans ceſſe,
Y pouſſe pour une Maiſtreſſe,
Mille ſoupirs infructueux.
Abuſé par l'erreur commune,
L'Ambitieux dans ſon avidité,
Prefere l'ombre à la ſolidité,
Et ſacrifie à ſa fortune,
Son repos & ſa liberté.
L'Avare avec ſes biens immen-
ſes,
Craint toûjours de mourir de
faim,
Et s'expoſe à manquer de pain,
Pour vouloir léſiner ſur les moindres
dépenſes.
Le Plaideur occupé du ſoin de ſes
Procés,

En attend chaque jour avec impa-
tience,
Le bon ou le mauvais ſuccés;
Et flote juſqu'au jour où finit ſon In-
ſtance,
Entre la crainte & l'eſperance.
L'Yvrogne un peu trop tard ſortant
du Cabaret,
Rencontre en ſon chemin la Patroüil-
le ou le Guet,
Qui le mene cuver à coups de Hal-
lebarde,
Le vin qu'il a pris au Buffet,
Sur les planches d'un Corps de gar-
de.
Le Joüeur eſt toûjours chagrin;
Si quelquefois il eſt dans l'opulen-
ce,
Il retombe ſouvent du ſoir au lende-
main
Dans une ſi grande indigence

Qu'il eſt contraint de vendre en cette extremité,
Pour fournir à ſa ſubſiſtance,
Ce que pendant le cours de ſa proſperité,
Fort cher il avoit acheté.
La Coquette qui veut faire rendre les armes,
A tous les jeunes cœurs met en œuure le fard,
Pour ſe donner de nouveaux charmes;
Mais c'eſt en vain qu'elle a recours à l'Art.
Ces faux attraits dérobent à la vûë,
Ceux dont le Ciel l'avoit pourvuë,
Et dégoutent ſes partiſans;
Au lieu d'accroiſtre la cohuë.
Il n'eſt pas juſqu'aux Artiſans

Que dans Alés le trouble n'accom-
pagne ;
Et moy je vis heureux dans la belle
campagne ,
D'un genereux Marquis , que ſon il-
luſtre ſang ,
Ses vertus , ſes emplois , ſon zele pour
ſon Prince ,
Ont mis au premier rang ,
Des Seigneurs de noſtre Province.
C'eſt dans ce paiſible ſejour
Que ſans m'iuformer de Sylvie ,
Je paſſe doucement la vie ,
Libre d'ambition & rebelle à l'A-
mour.
Tantoſt couché ſur un lit de verdu-
re ,
J'admire de ces lieux la naiſſante
parure ,
Et prens plaiſir d'entendre les oi-
ſeaux ,

Meſler leurs doux accens au murmure
des eaux.
Tantoſt pour amaſſer la tendre violet-
te,
Je m'aſſieds ſur l'herbette.
Deux berceaux de Lauriers toûjours
ſombres & frais,
Et quatre verte: baluſtrades
Que forment à l'envi le buis & le cy-
près,
M'offrent d'aimables promenades;
Et quand j'ay parcouru tous les com-
partimens
De ces Jardins charmans,
Dans le fond d'une allée,
Impenetrable aux rayons du Soleil,
Je m'abandonne aux charmes du
Sommeil;
Par là de tout ſoucy mon ame eſt dé-
livrée.
Si le temps pluvieux,

Quelquefois m'interdit l'entrée
De ces endroits delicieux,
D'une Galerie élevée,
Qui domine sur les Jardins,
Je vois les eaux du Ciel faire enfler
les bassins,
Inonder la campagne entiere,
Augmenter le cours d'un ruis-
seau,
Et grossir tout d'un coup une grande
riviere,
Qui laissant son lit ordinaire,
A travers champs se fait un cours
nouveau,
Et semble desoler les campagnes fer-
tiles;
Mais je vois peu de temps après,
Dans ces Prez par ces eaux tranquil-
les,
Paroistre de nouveaux attraits.
Enfin dans cette solitude,

Je gouſte des plaiſirs qui m'eſtoient in-
connus,
Et que je ne pouvois connoiſtre;
Mais, cher Ami, pour te dire encore
plus,
Si je n'y ſuis heureux, pour le moins je
crois l'eſtre.

Le Mardy dernier du mois
paſſé, Madame la Ducheſſe
de Bourgogne vint à la Foire
Saint Laurent, accompagnée
de Madame la Ducheſſe du
Lude, ſa Dame d'honneur, de
Madame la Comteſſe de Mail-
ly, ſa Dame d'Atour, de plu-
ſieurs Dames du Palais, de
Madame la Ducheſſe de Sain
Simon, & de Meſdames de

S. Geran(1), de Mornay, de Pontchartrain(2) & de Villacerf(3). Sept Dames ſe mirent avec Madame la Ducheſſe de Bourgogne dans ſon premier Caroſſe, & ſept autres dans le ſecond. Elle entra dans Paris par la Porte Saint Honoré, & traverſa toute la Ville aux acclamations du Peuple, qui ſe fit un grand plaiſir de la voir. Les environs de la Foire eſtoient ſi remplis de monde, que les Caroſſes arriverent avec peine juſqu'à la Porte, dont les approches eſtoient gardées par un détachement du Regiment

(1) Le Gueche
(2) Phelypeaux
(3) Colbert

des Gardes, & la porte par des Cent Suisses & des Gardes du Roy. Madame la Duchesse de Bourgogne entra d'abord dans la Boutique du Sr d'Atanville, son Marchand ordinaire, où elle joüa & achera plusieurs Bijoux. Elle trouva au fond de cette Boutique une Colation toute dressée, composée des plus beaux fruits de la saison, de Pastes, de Pastilles, de confitures seches, & de toutes sortes de glaces & de liqueurs. Elle alla ensuite chez d'autres Marchands, où elle fit quelques emplettes,

puis elle entra chez un Joüeur de Gobelets, qui avala des cailloux, & dont la Femme boit de l'huile bouïllante, & marche à pieds nuds sur une barre de fer rouge. Elle finit par les Marionnettes, qu'elle ne vit pas neanmoins, s'estant contentée de la défaite de Darius par Alexandre, espece de Piece de Theatre, qui fut executée par de veritables Acteurs. Cette Princesse sortit de la Foire aux mêmes acclamations qu'elle y estoit entrée, revint le long du Fauxbourg & de la ruë Saint Denis, tour-

na dans la ruë S. Honoré, au coin des Charniers des Saints Innocens, passa par la ruë neuve, gagna le Pont neuf, & tourna sur le Quay de l'Ecole, passa le long du Louvre & des Galeries, arresta à la porte des Thuileries qui donne sur la Riviere, y descendit, & fit un tour dans la grande Allée, & autour du grand Bassin qui est au bout, suivie de tout ce qui s'y trouva de monde, qui témoigna beaucoup de satisfaction de la voir, & luy donna beaucoup de loüanges. Elle remonta en Caroſſe à la même

porte où elle estoit descenduë, & retourna à Versailles.

Le lendemain se fit à Versailles dans la Paroisse la ceremonie du mariage de Mr le Marquis de la Vrilliere, Secretaire d'Etat, & de Mademoiselle de Mailly, Fille aînée de feu Mr le Comte de Mailly, Maréchal des Camps & Armées du Roy, & de Mre la Comtesse de Mailly, Dame d'Atour de Madame la Duchesse de Bourgogne. Mr le Chancelier leur donna à dîner à la sortie de l'Eglise. Madame la Comtesse Mailly donna le soir un grand

Phelypeaux.

soupé, & les nouveaux Mariez coucherent dans son apparte-ment Le jour suivant, toute la Cour en foule leur rendit visite. Madame la Comtesse de Mailly donna encore un grand dîner; le soir, Madame de Chasteauneuf donna le souper, & les nouveaux Mariez coucherent dans leur appartement.

Le 3 de ce mois, Madame la Duchesse de Bourgogne alla à Puteau chez Madame la Duchesse de Guiche, qui ne l'attendoit pas. Si tost qu'elle y fut arrivée, elle se mit dans une

petite Caleche découverte, dans laquelle elle fit monter avec elle quatre de ses Dames, & alla se promener le long de la Riviere, qu'elle passa dans le Bac de Surenne, pour aller à Longchamp. Elle entra dans le Convent, où les Religieuses fort surprises d'un honneur auquel elles ne s'attendoient pas, la receurent avec de grandes marques de joye, & beaucoup de politesse. Elles la conduisirent par toute leur Maison, & luy presenterent des rafraîchissemens & des confitures seches, n'ayant pas

le temps de faire préparer une Colation dans les formes, parce qu'il estoit six heures & demie. Madame la Duchesse de Bourgogne leur témoigna beaucoup de satisfaction de la reception qu'on luy avoit faite, & aprés les avoir remerciées, elle repassa la riviere dans le méme Bac, & retourna chez Madame la Duchesse de Guiche, dont la maison paroissoit toute en feu par la grande quantité de bougies allumées dans tous les appartemens, dont les croisées estoient ouvertes. Les Payſans & les Pay-

ſanes de Puteau danſérent dans la Cour, aux violons & aux chanſons, pour réjoüir Madame la Ducheſſe de Bourgogne, lors qu'elle fut rentrée. On luy ſervit enſuite une Collation magnifique, & elle partit de Puteau à huit heures & demie, & arriva à dix à Verſailles.

Mr le Comte de Zurlauben, Marèchal des Camps & Armées du Roy, eſtant à Soleure, Ville de Suiſſe dans le Canton de ce nom, rendit viſite à Mr l'Ambaſſadeur de

France, qui alla le voir le lende-
main. Les Seigneurs du grand & petit Conseil de ce Canton, luy envoyerent des presens de Vin, & le firent complimenter avec de grandes marques d'estime & de consideration. Tous les Seigneurs du Canton de Zug, qui l'attendoient, envoyerent cinq lieuës au devant de luy deux Banderets, principaux Officiers de guerre de cet autre Canton, accompagnez des Trompettes de la Ville; & de cinquante Cavaliers, tant Officiers que Bourgeois, pour le recevoir, avec

ordre de l'accompagner juſque dans la Ville. Ils luy firent tous les honneurs que ſon merite luy donnoit ſujet d'attendre. Il fut ſalué dans tous les Villages par où il paſſa, de pluſieurs décharges de Mouſqueterie. Mr l'Abbé de Mourg, l'un des principaux Seigneurs de toute la Suiſſe, & qui ne rend les honneurs chez luy qu'aux perſonnes du premier rang, envoya ſon Chancelier une lieuë au devant de luy, avec tous les Officiers de ſon Abbaye, pour luy faire compliment, & le prier de venir

coucher chez luy, où il fut
receu avec beaucoup de ma-
gnificence. Le lendemain il
arriva à Zug aux acclamations
de tout le Peuple. On luy fit
une Entrée dans toutes les
formes. Il trouva à un quart de
lieuë en deça de la Ville un
Corps de Troupes en bon or-
dre, qui le ſalüerent de plu-
ſieurs décharges de Mouſque-
terie; cequi fut ſuivi, lors qu'il
s'approcha de Zug, de ſoixan-
te coups de Canon, & d'un
fort grand nombre de mor-
tiers. La foule eſtoit grande
de tous les coſtez. Il ne fut pas

pas plûtoſt arrivé chez luy, que tous les Seigneurs du grand & petit Conſeil le vinrent complimenter, ce que le Clergé fit à ſon tour, ſans que les preſens de Vin fuſſent oubliez. La nuit venuë, on le regala d'un fort beau feu d'artifice, qui fut tiré ſur le Lac. Mr de Zurlauben eſt d'une Maiſon des plus anciennes, & ſes Anceſtres ont toujours eſté fort attachez au ſervice de nos Rois. L'un d'eux en rendit de ſi conſiderables au Roy Charles IX. que pour les reconnoiſtre il luy fit porter dans

ſes Armes une Fleur de lis d'or en champ d'azur.

Je vous ay déja envoyé pluſieurs Pieces de l'Auteur du petit ouvrage que vous allez lire. Il eſt de Mr Aliſon, Avocat au Preſidial de Niſmes.

ELEGIE.

SUr le bord d'un ruiſſeau dont l'onde vive & pure,
Dans de riants côteaux erroit à l'avanture,
L'infortuné Tircis, tendrement agité
Du triſte ſouvenir d'une ingrate Beauté,
De ſon cœur accablé ſous le poids de ſa chaiſne,

Fit sortir ces accens qu'il formoit
avec peine.
Helas ! volage Iris, pourquoy me li-
vriez-vous
A tout ce que l'Amour sembloit avoir
de doux,
Si de mon foible cœur l'ardeur tendre
& constante,
Ne pouvoit retenir vostre foy chance-
lante? [*flateurs,*
Par combien de sermens & de regards
Ont nourry mes desirs vos appas sedu-
teurs?
Combien de fois, helas! dans ces lieux
pleins de charmes,
Avez-vous appuisé mes trop justes
allarmes?
Ces amoureux transports, que je trou-
vois si grands,
Et ces soins empressez, n'estoient donc
qu'apparens?

Qui l'euſt crû, qui l'euſt dit, ô Beauté trop legere,
Que voſtre cœur pour moy puſt n'eſtre pas ſincere.
Et lors que je penſois faire tous vos plaiſirs,
Qu'un autre fuſt l'objet de vos plus chers deſirs?
Heureux, ſi quand ma flâme eſtoit encor naiſſante
J'euſſe craint de vous voir quelque jour inconſtante,
Ou plutoſt que vos yeux pour moy pleins de fierté,
D'un trop credule eſpoir ne m'euſſent point flaté.
C'eſt alors, qu'éteignant ma flame encor nouvelle
Je vous aurois quittée ou legere ou cruelle;
Trop heureux d'avoir pû me guerir pour jamais

Des maux où m'ont plongé vos dan-
gereux attraits.
Huy, j'aurois étouffé le feu qui me
devore.
Vous m'estes infidelle, & je vous ai-
me encore;
C'est là ce qui m'irrite, & ma triste
raison [*poison.*
Ne peut me délivrer d'un si mortel
Pour oublier mes feux, ou bien vostre
inconstance,
Ie cherche vainement la nuit & le
silence;
Vostre image en tous lieux malgré
moy me poursuit,
Ie cherche le repos, & le repos me
fuit.
Mon cœur desesperé s'efforce en vain
sans cesse
D'étouffer pour jamais une indigne
tendresse;

Le triſte ſouvenir de vos trompeurs appas
Irrite mes deſirs, & ne les dompte pas.
Que dis-je? quelquefois un eſpoir temeraire
Me flatte que bientoſt par un retour ſincére,
Renonçant à l'objet qui cauſe mon couroux,
Vous ſentirez pour moy ce que je ſens pour vous.
S'il eſt vray, comme on dit, qu'un cœur que l'amour bleſſe,
Doive reprendre un jour ſa premiere tendreſſe,
Que mon ſort ſeroit doux, ſi ce cœur revolté,
Ne s'abandonnoit plus à ſa legereté!
Mais, helas! que me ſert qu'un eſpoir inutile.

Dans mon credule esprit trouve un accés facile?
Quand j'ose me flatter de rallumer vos feux,
Vostre oubly me détrompe, & confond tous mes vœux.
Quoy? tandis que pour vous dans ce lieu solitaire,
Ie souffre, je languis, je meurs, je desespere,
Se peut-il qu'oubliant ma trop constante ardeur,
A d'éternels regrets vous condamniez mon cœur? [seul sensible,
Qu'est devenu le temps, où pour moy
Vous me juriez aux bords de cette onde paisible,
Qu'un jour on la verroit revenir sur ses pas,
Si vostre cœur brisoit des nœuds si pleins d'appas!

Ce temps n'eſt plus, helas! voſtre ame
impitoyable
Se plaiſt à voir ſouffrir un Amant mi-
ſerable.
Quoy donc, le triſte eſtat où me reduit
l'Amour
Ne peut-il de vos feux obtenir le re-
tour?
Rendez-vous, chere Iris, à ma per-
ſeverance;
Rendez à voſtre cœur ſa premiere in-
nocence,
Et tâchez d'oublier un rival trop heu-
reux,
Tandis que j'oublieray vos infidelles
feux.

L'Air nouveau dont je vous envoye les paroles notées, eſt fort eſtimé des Connoiſſeurs.

AIR

AIR NOUVEAU.

AInſi que mon amour ma foi.
bleſſe eſt extrême,
Malgré tout mon dépit, cruelle,
je vous aime,
Et je ne puis aimer que vous.
Si vous n'approuvez pas le feu
qui me devore,
Percez mon tendre cœur, je le
livre à vos coups,
Mais craignez d'y bleſſer l'ingrate
que j'adore.

La Harangue que vous allez lire, a eſté faite à Mr l'Archevê-

que de Paris, sur son élevation à la dignité de Cardinal, & a esté prononcée par le Député d'un Chapitre de cette Ville.

MONSEIGNEUR.

Les Chanoines de l'Eglise de***** aprés avoir percé la foule prodigieuse de tous les Ordres, & des Compagnies de cette grande Ville, qui occupe tous les dehors & le quartier de vostre Palais, dans l'empressement qu'ils ont d'approcher de Vostre Emi-

nence, pour luy rendre leurs soumissions, penetrez de zele & de reconnoissance, prennent la liberté avec un tres-profond respect, de luy témoigner combien ils sont sensibles à l'honneur que reçoit aujourd'huy le Clergé de France, dans la promotion que Sa Sainteté vient de faire, en vous revêtant, Monseigneur, de la Pourpre sacrée, & en vous mettant avec tant de justice au rang sublime des Cardinaux de la Sainte Eglise.

Ce ne sont pas, Monsei-

ces marques d'honneur éclatantes dont vous estes environné, qui vous attirent l'estime & la veneration de tant de Peuples qui ont le bonheur d'estre soumis à vostre conduite; mais c'est ce merite personnel, cette grandeur d'ame, ce ferme courage, toujours invincible, toujours prest à tout entreprendre & tout surmonter, quand il s'agit de la gloire du Tres haut, & des interests du Roy. Ce sont ces merveilles, ces rares & ces surprenans avantages que Vostre Eminence a reçus de tan

de Heros qui luy ont donné la naiſſance, leſquels ont executé les ordres de Sa Majeſté avec tant de fidelité, prodigué leur vie, & rendu des ſervices ſi conſiderables & ſi importans à l'Etat. C'eſt cette pieté ſolide & ſi édifiante, cette penetration, ce diſcernement, ces précautions judicieuſes que vous apportez dans le choix des bons Sujets, à qui vous confiez, & qui rempliſſent ſi dignement les premieres places de vos Egliſes.

Voſtre Eminence nous en a donné un exemple tout

récent touchant une des premieres dignitez de l'Eglise de Paris, en nous faisant voir que sans acceptation des personnes, sans avoir égard à la sollicitation des Puissances, par un pur effet de son équité, & par cette inclination bienfaisante qui luy est si naturelle, elle sçavoit reconnoistre la vertu de ceux ausquels elle donnoit des récompenses proportionnées, & des preuves magnifiques & genereuses de sa bienveillance & de sa consideration. On est persuadé que le seul merite, par tout où il se

rencontre, y porte avec soy auprés de Vostre Eminence des Lettres de recommandation, ce qui fait qu'on ne voit pas à vostre Cour, comme dans la plusspart de celles des autres Princes, ces gens oisifs & desoccupez, qui, rongez d'avarice, & tout fumans d'une vaine ambition qui les devore, forcent souvent ces mêmes Princes à abandonner à leur poursuite & à leurs lâches importunitez, ce qu'ils refuseroient ouvertement à l'indignité, à l'insuffisance, & au démerite de ces malheureux

qui les accablent & les obſe-dent.

Pardonnez, Monſeigneur, à l'excés de la joye qui me tranſporte. Je me ſens éb'oüy par le vray brillant de la grandeur de vos vertus, charmé par voſtre incomparable douceur, attendri par cette bonté de Pere qui a gagné les cœurs de tous vos Eccleſiaſtiques, qui expoſeroient mille fois leur vie pour conſerver celle de Voſtre Eminence. C'eſt à la teſte de tant d'Ouvriers Evangeliques, Monſeigneur, pour les animer & les encourager à

entreprendre des Missions que vostre sollicitude & vostre vigilance pastorale procurent si charitablement à la Ville & à la campagne, que Vostre Eminence, toute remplie de ce divin feu qui la consume pour le prochain, leur dit si souvent ces paroles; *Jam segetes albæ sunt ad messem.* Allez, dignes Eleves de mes Seminaires, Cooperateurs avec nous pour le salut des Fidelles dans le champ du Seigneur, allez par vos Instructions, par vos aplications continuelles & par les saintes fatigues que vous

endurez ſi patiemment pour la converſion des pecheurs, moiſſonner des Lauriers & des Palmes pour l'Eternité. Ce ſont de ſemblables Lauriers que vos Victoires remportées tant de fois ſur les Ennemis de la Religion & de la Foy, fourniſſent preſentement à vos triomphes, & qui vous ſont des arres & des gages certains, & à nous d'heureux préſages. que vos travaux apoſtoliques, dans les Siecles futurs, ſeront couronnez d'une couronne de gloire & d'une couronne immortelle.

Tous ces grandes veritez ne sont, Monseigneur, que de foibles idées des admirables qualitez qui se rencontrent si parfaitement dans la personne de Vostre Eminence. Il appartiendroit seulement à ces premiers Maistres de l'art, qui ne font que des chefs-d'œuvres, d'en pouvoir faire dignement le Portrait. Il faut un Pinceau bien hardy & bien delicat, des couleurs extrémement vives pour en pouvoir tracer les grands traits, & en découvrir les augustes caracteres. C'est une témerité

à moy, je l'avouë, d'en avoir osé entreprendre l'ébauche; mais, Monseigneur, j'en suis en quelque façon disculpé, par l'obéissance que j'ay renduë à nostre Chapitre, qui m'a honoré de cette députation; je me console de ce que ma témerité est du nombre de celles dont on peut esperer le pardon, puis que c'est une faute respectueuse & une faute de soumission.

J'abuse, Monseigneur, de l'honneur de vostre audience, en blessant vostre modestie, qui est si tendre pour tout ce

qui vous regarde, & , ſi ie l'oſe dire , ſi ſcrupuleuſe ; je m'attire cent reproches innocens que j'apperçoois, & que je remarque dans voſtre impatience.

N'eſtoit il pas juſte que le Ciel, aprés avoir favorilé juſqu'à preſent de tant de graces voſtre illuſtre famille, en la rendant une des premieres & des plus puiſſantes du Royaume, fiſt connoiſtre à tout le monde, & principalement aux gens de bien, qui s'intereſſent ſi fort à voſtre promotion, les ſignes viſibles qu'il donnoit

de sa protection sur vostre Personne, & que chacun fust convaincu, que la main du Tout-puissant vous soûtenoit, quand il vous a placé & établi sur tout ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé sur la terre : *Dextera Domini exaltavit te.*

Nostre Compagnie, Monseigneur, qui vous est si dévouée, en remerciera le Pere des misericordes, ce Dieu Remunerateur ; & nous protestons à Vostre Eminence que nous continuerons nos Prieres pour la conservation de vostre

ſanté, ſi précieuſe à l'Egliſe, ſi chere au Prince qui vous comble de ſes bienfaits, ſi utile & ſi neceſſaire à tous les Pauvres de ce grand & vaſte Dioceſe.

Voicy ce que Mr Cheron a envoyé pour Bouquet à Mademoiſelle Lheritier, le jour de ſa Feſte. Vous ſçavez qu'on luy a donné le nom de Tele. fille, & qu'elle s'eſt fort decla. rée contre l'Amour.

AVANTÚRE.

JE lisois l'autre jour avec atten-
tion
Un livre bien écrit, plein d'érudi-
tion.
J'y trouvois je ne sçay quelle délica-
tesse,
Du pompeux, du brillant, sans estre
étudiez;
L'enjoüé, le solide, adroitement liez;
Le vif & le coulant de même poli-
tesse.
Tout flattoit mon oreille, & de là dans
mon cœur,
S'insinüoit avec adresse.
Il me ravissoit tant, qu'il suspendoit
l'ardeur
De l'amour qui toûjours me presse,
Et j'y trouvois tant de douceur,

Qu'à peine je voyois dans un trouble
flatteur,
Qu'il parloit contre la tendresse.
C'estoit beaucoup pour moy, vous sçavez mon humeur.
L'Amour, *asseuroit-il*, est un malheur extrême.
Il le faut toûjours fuïr, il n'est Dieu que des Sots.
Ce ne sont pas les mêmes mots,
Mais toûjours la pensée est à peu près de même.
Il a raison, *disois-je*, il est vray,
quand on aime,
On n'a pas beaucoup de repos.
A l'instant j'apperçus un Dieu plein de colere,
Petit, mais dangereux, quand il est en fureur,
Et d'un courage à vaincre un superbe Vainqueur.

C'eſtoit le Dieu d'amour qui des bras
de ſa Mere
Eſtoit fondu ſur moy d'une courſe le-
gere.
Fier de ſes doux baiſers, petit enfant
gaſté,
Et quoy qu'il puiſſe dire ou faire,
Accouſtumé d'eſtre flatté,
Arreſte, *dit-il*, temeraire,
Rends ce livre, & que mon
flambeau,
En le brûlant, brille d'un feu
nouveau.
Non, *dis-je*, L'heritier, mon élo-
quente Amie,
L'a compoſé, je ne le rendray
pas.
Auſſi-toſt l'Amour en furie,
Briſe, renverſe, fait fracas,
Livres François, Latins, renverſez
en un tas,

Sont foulez par ſes pieds, funeſte barbarie!
[Clelie,
Je voy brûler Virgile, Artamene,
Perſe, Horace, Quinaut, & cent dont on fait cas.
Galans, ou non, ſans choix, car dans ſa freneſie,
Tout pour m'intimider devoit paſſer le pas.
Le voſtre ſeul entre mes bras,
Me conſoloit de l'incendie.
Quoy, *dit-il*, on ſe mocque ainſi de mon pouvoir ?
Je me mis à courir, & d'un pied fort agile ;
Mais auſſi-toſt il me fit voir,
Qu'un Dieu volant a l'aile bien ſubtile.
Mon audace échauffe ſa bile ;
Il tire, je tiens bon ; même en pluſieurs endroits,

Pour me faire quitter il me brûla les doigts.
Je soufflois son flambeau, mais qui pourroit l'éteindre?
Manquant de force alors, je me sentois contraindre
A ceder quelque coin, puis rentrant en fureur,
Au même instant je voulois le reprendre;
Si j'en venois à mon honneur,
Par un autre costé je me laissois surprendre.
Bref, d'un dernier effort l'inutile vigueur
Ne put m'empêcher de le rendre.
Alors une vive douleur
Me fit faire un serment qu'il craignit fort d'entendre.
Hé-bien, *dis-je*, je vais te retirer
mon cœur,

Et pour jamais je te deteſte,
Si ce livre ſubit un ſort auſſi funeſte;
Plus de poulets, adieu; jamais
en ta faveur....
Si j'écris, tu verras le reſte.
L'Amour victorieux eut un peu moins
d'aigreur.
Perdre un tel Champion, le ſaiſit
d'une peur,
Qui le rendit bonne perſonne.
Il ſçait fort bien que je ſuis une
fleur
Des plus belles de ſa Couronne.
Va, *dit il*, je te le redonne,
J'ay triomphé, ſuffit; mais apprens à l'Auteur,
Que ſi jamais j'en voy faire autant à ſa plume,
Je brûleray l'Auteur, toy-même
& le volume.

Ah, *dis-je*, ce ſeroit un peu trop de rigueur.
Voyez ſi vous auriez des raiſons pour le faire,
Et ne croyez pas vaincre en forçant à ſe taire.
Tout le monde vit-il ſous un même Seigneur ?
C'eſt eſtre, *reprit-il*, dans une erreur groſſiére.
Tout l'Univers entier m'eſt un témoin contraire.
Chacun doit au moins une fois
Me rendre un hommage ſincére,
Gens ſçavans, Nobleſſe, ou Vulgaire ;
Même des Pays les plus froids ;
Quelque âge que l'on ait & quelque caractere.

Tous les autres partis ne ſont pas
d'un bon choix;
Avec l'indifference on fait triſte
figure.
C'eſt prétendre vivre ſans loix;
C'eſt vouloir renverſer l'ordre
de la nature,
Vouloir ſe diſtinguer des Princes
& des Rois;
En un mot, c'eſt faire une in-
jure
Au reſte des Mortels qui fléchit
à ma voix.

Deux mots en valoient cent d'un ſtile
auſſi ſublime.
Je ne jugeay pas à propos,
De pourſuivre plus loin l'eſcrime.
Ainſi je fus forcé de confeſſer tout
haut,
Que ſi de fuir l'Amour n'eſtoit pas un
grand crime,

Du moins c'eſtoit un grand défaut.
Corrigez-vous en donc & ſuïvez la
Maxime,
On ne ſçauroit s'en corriger trop
toſt.

Mademoiſelle Lheritier aprés avoir lû ces Vers, fit cet Impromptu qu'elle envoya pour réponſe à Mr Cheron.

VOſtre galante Muſe, ingenieux
Cheron,
Ma loüange trop exagere.
Si ſon Eloge eſtoit ſincere,
Quand j'auray paſſé l'Acheron,
Mon nom couronné de lumiere,
Reſteroit à jamais dans ce ſejour mor-
tel,
Brillant d'un éclat éternel;
Mais ces jolis panegiriques,

Quel

Que vostre esprit tourné si galam-
ment,
Produit avec tant d'agrément,
Sont des licences poëtiques.
Au reste n'ajoûtez pas foy
A ce que l'Amour en colere
Vous a dit de fatal pour moy,
Le feu de son flambeau ne m'épou-
vante guere.
Quoy qu'ose dire sa fureur,
Souvent qui menace a grand' peur.

Mr l'Evelque de Noyon ſça-
chant qu'il n'y a rien qui don-
ne plus d'émulation à la Jeu-
neſſe pour avancer dans ſes
Etudes, que les récompenſes,
& ſur tout lorſqu'elles ſont pu-
bliques, a donné les Prix qui
ont eſté diſtribuez cette an-

née au College des Jesuites de la Ville de Compiegne, dont la Jeunesse est fort studieuse, & a de tout temps aimé les Lettres. Ces Prix ont esté distribuez à l'ordinaire, à l'issuë de la Tragedie que les Escoliers joüent tous les ans, comme on le pratique dans toutes les Villes où les Jesuites ont des Colleges. Voicy ce qui a servy d'ouverture à la Tragedie qui a esté representée cette année à Compiegne. Les Genies de la Noblesse, de la Religion, & des beaux Arts, se disputérent à l'envy les bon-

nes graces de Mr l'Evesque de Noyon, & par le détail des bontez qu'il a pour chacun d'eux, ils prétendoient tous avoir le premier rang dans son cœur. Le Genie de la Maison de Tonnerre vint toute les accorder, en leur faisant entendre qu'ils luy avoient tous également obligation, & que dans un jour où tout conspiroit à loüer la magnificence de cet auguste Prelat, il leur séioit mal de disputer entre-eux, & de troubler une si agreable Feste.

Comme ces sortes de Tra-

gedies ſont roûjours accompagnées d'un Ballet, celuy qui fut danſé au College Royal des Jeſuites de Compiegne, avoit pour titre *le Triomphe de la Religion.* Le deſſein de ce Ballet eſtoit de faire connoîſtre ce que Mr de Noyon a fait pour la gloire de la Religion; ce qui ſe remarqua dans les trois parties de ce Ballet, où l'on vit:

Ce que ce pieux Prelat a fait pour établir la Religion.

Ce qu'il a fait pour l'étendre.

Ce qu'il a fait, & ce qu'on

luy voir faire encore tous les jours pour la conserver.

Je ne vous puis dire qui est l'Auteur de l'Eglogue que je vous envoye. Vous y trouverez des choses qui ne vous déplairont pas.

A

MADAME LA MARQUISE

DE MONTCLUS.

Vivet-

O Vous qui des vertus avez l'heureux partage,
Vous qui jugez des plus beaux airs;
Recevez mon rustique hommage,

Et daignez pour un temps écouter mes concerts.

Sans vostre bonté careſsante
Je ſerois moins audacieux.
Combien de fois, d'un ſouris gracieux,
Avez-vous raſſurè ma Muſe encor tremblante?
Aprés avoir chanté les rochers & les bois
Sur les doux ſons de ma Muſette,
Un jour je prendray la Trompette,
Pour chanter les fameux Exploits
Desgrands Heros de voſtre illuſtre race; *
Mais pour chanter tant de Combats
Le Dieu qui préſide au Parnaſſe
Peut-eſtre n'y ſuffiroit pas.

* Elle eſt Fille de feu Mr le Marquis de Montpezat.

Ecoutez cependant la plainte
D'un Berger que l'Amour a rangé
sous ſes loix ;
Son cœur s'exprimera ſans feinte ,
On n'aime pas autrement dans les
bois.
A l'ombre d'un Ormeau , deſſus l'herbe naiſſante ,
Des Bergers preparoient une Feſte
galante ;
A l'envi chacun d'eux attendoit ce
beau jour ,
Dans l'innocent deſir de montrer ſon
amour.
L'un , des plus belles fleurs avoit orné
ſa teſte ,
Un autre meditoit une illuſtre conqueſte ,
Et pour plaire à l'objet qui cauſoit
ſes tranſports ,

Faiſoit de ſon Hautbois, oüir les doux
accords.
Tircis, de cent couleurs avoit peint
ſa boulette,
Lycas meſloit ſa voix au ſon de ſa
Muſette.
Ce Berger que l'amour rendoit inge- [nieux,
Dans le flatteur eſpoir d'arreſter les
beaux yeux
De la jeune Philis, cette Amante
infidelle,
Preparoit pour ce jour une Danſe nou-
velle.
Tout reſpiroit la joye, & par cent
jeux divers
A de nouveaux plaiſirs leurs cœurs
eſtoient ouverts.
Tout flattoit leur amour, quand un
cruel Satire,
Trop ſenſible aux attraits de la char-
mante Amire,

Amire, qui faiſoit leur plus bel orne-
ment,
La ravit ſous les yeux preſque de ſon
Amant.
Il ne fut point touché de voir couler
ſes larmes,
Il n'eut aucun reſpect pour l'éclat de
ſes charmes;
Mais le barbare épris d'un amourfu-
rieux,
Malgré tous les Bergers l'arracha de
ces lieux.
Que cet enlevement leur cauſa de triſ-
teſſe!
Il diſſipa bien-toſt toute leur allegreſ-
ſe,
Et perdant à regret deſi rares appas
Ils voulurent tenter de courir ſur ſes
pas.
Helas! ce fut en vain; le cruel par
ſa fuite

Ne laissa point d'espoir à leur vive
poursuite.
Le fidelle Eurilas plus sensible que
tous,
Luy qui chante des airs qu'on a trouv
vez si doux,
Luy qui sent pour Amire une flam
si pure,
Ressentant vivement cette cruelle in
jure,
Et le cœur déchiré par de vives dou
leurs,
Ne s'est plus occupé qu'à répandre des
pleurs.
L'autre jour accablé de l'excés de sa
peine
Il s'assit sur les bords d'une claire fon
taine,
Et pensant aux rigueurs de son sor
malheureux, [*loureux*
Fit entendre aux Echos ces accens dou

Ruisseaux, qui conservez vostre onde
toûjours pure,
Suspendez le doux bruit d'un si char-
mant murmure.
Ruisseaux, ne coulez plus; & vous,
gazons naissans,
Qui d'un tendre sommeil sçavez char-
mer les sens,
Ressentez vivement cette cruelle ab-
sence;
Amire vous ornoit par sa douce pre-
sence.
Et vous, petits Oiseaux, habitans
de nos bois,
Ne soyez plus jaloux des accens de
sa voix.
Elle ne viendra plus sous ces touffus
ombrages, [ramages.
Défier par son chant vos plus tendres
Oiseaux, chantez vos airs les plus
melodieux,

Ma Bergere en chantoit qui cha-
meroient les Dieux.
Bergers, quand vous irez chercher
pasturages,
Contenez vos Troupeaux le long
ces rivages,
Et sur tout, gardez-bien qu'ils
brouttent les fleurs
Dont Amire paroit ses traits toûjou
vainqueurs,
(Pour orner un beau corps innoce
artifices.)
Ma Bergere en faisoit ses plus cher
delices,
Sa main les cultivoit, & lors que l
hivers
De leurs tristes frimats desoloie
l'Univers,
Ils respectoient les fleurs que cultivo
Amire, [*phin*
Rien ne les agitoit que l'aimable Z

: vous attriſtez point, croiſſez, ai-
mables fleurs,
oiſſez, ainſi croiſtront mes mortelles
douleurs.

ces mots Eurilas voyant venir Ti-
tire,
ur ne pas découvrir ſon amoureux
martire,
teut, & luy cachant l'excés de ſon
ennuy,
leva tout-à-coup pour s'éloigner
de luy.
tire l'apperçut dans le ſein de la
Plaine,
nir pendant longtemps une route
incertaine,
ais comme il recherchoit les lieux
les plus ſecrets,
vit qu'il s'enfonçoit au plus fond
des foreſts.

Meſſire Louis Bazin de
Bezons, Conſeiller d'Etat
ordinaire, Intendant de
de Guienne, & auparavant à
Orleans, mourut à Bordeaux
le Jeudi 9. de ce mois à trois
heures du matin, regretté uni-
verſellement par la haute eſti-
me qu'il s'eſtoit acquiſe. Il a
eſté enterré dans l'Egliſe de
Puypaulin, ſa Paroiſſe, com-
me il l'avoit ordonné. Sa fer-
meté à enviſager la mort a
eſté pareille à ſa reſignation.
Mr de la Bourdonnaye ſon
Succeſſeur l'eſtant allé voir, illi
luy fit dire que s'il vouloit bien

ttendre qu'il euſt reçu l'Ex-
rême onction, il ſeroit bien
iſe de l'entretenir, ce qu'il
it en effet pendant plus d'une
eure, en luy parlant de plu-
ieurs choſes, qui regardoient
eſtat des affaires de la Provin-
e. Il ne finit cette converſa-
ion que parce qu'il ſe ſentoit
ffoiblir, le priant de luy don-
er encore quelque temps, le
endemain, ſi Dieu luy pro-
ongeoit la vie juſque-là. Il n'a
oint laiſſé d'enfans. Madame
e Bezons ſa Veuve, qui eſt
œur de Mr de Guenegaud des
roſſes, cy-devant Ambaſſa-

deur en Portugal, s'eſt retirée dans le Convent des Filles de la Viſitation, pour y demeurer juſqu'à ce qu'elle parte pour Paris. Mr de Bezons eſtoit Fils de Mr Bazin de Bezons, Conſeiller d'Etat ordinaire, qui a eſté vingt ans Intendant en Languedoc, & Frere de Mr l'Archevêque de Bordeaux, de Mr le Marquis de Bezons, Maréchal des Camps & Armées du Roy, & de feuë Madame le Blanc, Femme de Mr le Blanc, Maiſtre des Requeſtes. Voicy quatre Vers qui ont eſté faits ſur cette mort:

Illustre par un grand ge-
nie,
Du nom de sa Famille il augmenta
l'éclat ;
La Mort laissant durer longtemps
sa maladie,
Sembloit n'oser éteindre un flambeau
de l'Etat.

Je vous envoye un Sonnet en forme de Priere pour le Roy.

SEIGNEUR, *quand ta justice*
exerce sa vangeance,
LOUIS *en cent combats défait tes*
ennemis ;
Ton courroux cesse-t-il, à tes ordres
soumis,
Il leur donne la Paix, & borne sa
puissance.

Ses Peuples vont joüir d'une heureuse abondance,
Et la Posterité de son auguste Fils
Affermit nostre espoir & l'Empire des Lis,
Mais en des biens plus grands il met sa confiance.

§

En naissant, tu le fis le bonheur des François,
En regnant, il dompta les plus superbes Rois,
En ton nom seul il fit & la paix & la guerre.

§

Donne donc à nos vœux, ô Monarque éternel,
Qu'entre les Rois, s'il fut le plus grand sur la terre,
Il soit entre tes Saints encor plus grand au Ciel.

L'Auteur de ce Sonnet n'a voulu ſe faire connoiſtre que ſous le nom de Tamiriſte. Il a fait auſſi une Deviſe ſur la Paix. Elle a pour corps un Soleil ſortant d'un nuage, d'où l'on voit que ſont partis des foudres, & ranimant les fleurs d'une campagne, avec ces paroles qui luy ſervent d'ame, *Rider poſt Nubila Tellus.* Ces Vers en font l'explication.

Comme aprés les éclats d'une foudre
brûlante,
Soleil, par tes douceurs tu ranimes
nos champs,
De meſme, aprés la guerre & ſes ef-
fets ſanglans;

LOUIS, *donnant la Paix à la terre tremblante,*
Ramene l'abondance, & nous rend tous contens.

Il eſt toûjours temps de vous faire part de ce qui ſe compoſe pour l'Illuſtre Mademoiſelle de Scudery Sa Fauvette, qui a coutume de revenir tous les ans habiter les arbres de ſon Jardin, retarda beaucoup ſon retour au Printemps dernier. Elle en eſtoit en peine, & la croyoit perdue pour toûjours. Enfin elle revint, & Mr Moreau de Mautour luy envoya ce Madrigal, où

il fait parler cette Fauvette.

QVoy vous avez douté, SAPHO,
de mon retour!
Quand Flore a ramené la verdure &
l'ombrage,
Ailleurs qu'auprés de vous qui van-
tez mon ramage,
Où pourrois-je trouver un plus heu-
reux ſejour?
Dans vos Vers ſi charmans tant de
fois celebrée,
Ne vous ſuis-je pas conſacrée,
Comme mes chants & mon amour?
Si jadis Jupiter, Venus, Junon, Mi-
nerve,
Ont eu leur oiſeau favori,
Je veux que l'avenir pour moy ſeule
reſerve
L'bonneur d'avoir eſté l'oiſeau le
plus chery

De la Divine Scudery.

Mademoiſelle de Scudery fit cette réponſe à Mr Moreau.

Voſtre Madrigal eſt galant,
Il eſt naturel & ſçavant,
Et j'ay regret, je le confeſſe,
De n'eſtre pas une Déeſſe.

Le 2. de ce mois, Mr l'Ambaſſadeur d'Eſpagne donna une magnifique feſte dans ſon Hoſtel. Il eſt d'un gouſt & d'une delicateſſe à ne rien oublier dans tout ce qu'il fait. Il avoit aſſemblé chez luy Mr le Non-

ce, & un de ſes Parens qu'il a
icy; Mr le Prince & Madame
la Princeſſe de Naſſau, Ma-
dame la Princeſſe de Furſtem-
berg, Mr le Comte de Zin-
zendorf, Euvoyé de l'Empe-
reur, & Madame la Comteſſe
a Femme, Mademoiſelle de
Peſſouïs, Dame de qualité Al-
emande, Mr l'Ambaſſadeur
le Veniſe, Mr le Prince d'A-
quaviva, Mr le Comte & Ma-
ame la Comteſſe de Sor, & Croy.
Mademoiſelle leur Fille, &
Mr le Chevalier de Croy. On
ur ſervit un Repas des mieux
rdonnez. Dés qu'on fut au

fruit, les Violons & les Haut-bois commencerent à joüer dans le Jardin. On monta ensuite dans la grande Salle, où l'on fut diverti par une agréable Simphonie. La feſte finit par un Bal qui dura aſſez long-temps. Tout le monde ſe retira fort tard, & tres-content de Mr l'Ambaſſadeur & de ſes manieres autant que de ſon Regale. Il a tout l'eſprit du monde, & il eſt regardé icy avec autant de diſtinction par ſon merite perſonnel, que par ſon caractere.

Le Roy a augmenté la pen-
ſion

ſion de Monſieur le Prince de Conti de trente mille livres. Je ne dis rien de ce Prince, connu par ſa naiſſance, par ſes actions, & par ſon merite.

Sa Majeſté a donné auſſi une penſion de vingt mille livres à Mr le Maréchal de Durfort Duras, Doyen de Meſſieurs les Maréchaux de France. Tout le monde ſçait que la Maiſon de Durfort eſt une des plus anciennes & des plus illuſtres du Royaume, & que Mr le Maréchal de Duras a rendu de ſi grands & de ſi longs ſervices, qu'on peut avancer

qu'il n'y a perſonne qui ait
commandé dans un plus grand
nombre d'occaſions, & qui en
ait vû autant que luy.

Vous ſçavez le Voyage que
Mr d'Iberville a fait par l'ordre
du Roy, à la Riviere de Miſſiſ-
ſipy. Mr le Chevalier de la
Haute-maiſon, qui l'y a ac-
compagné, eſtant de retour à
Rochefort, écrivit la Lettre
ſuivante le 23 du mois paſſé.
On ne m'a point dit à qui
elle eſt adreſſée.

MONSEIGNEUR,

Comme vous m'avez fait l'honneur de me marquer à mon départ de France, qu'une petite Relation du Miſſiſſipy vous feroit quelque plaiſir, je prens la liberté de vous en envoyer une par l'Officier qui eſt chargé des paquets pour la Cour, auquel j'ay extrémement recommandé de s'informer de l'eſtat de voſtre ſanté, qui m'eſt bien plus précieuſe que toutes les guinées d'or que nous pour-

rions découvrir dans ce nou
veau monde. Je vous dira
donc, Monſeigneur, aprés
vous avoir aſſuré de mes treſ
humbles reſpects, que le fleu
ve du Miſſiſipy pourroit di
puter en beauté avec les fleu
ves les plus renommez de
terre, ſans une barre qu'il a
ſon embouchure, où l'on n
trouve que dix pieds d'eau
ce qui fait qu'il n'y peut entr
que de petites Fregates, & c
Baſtimens plats. Ses bor
ſont tout couverts de bois
haute fuſtaye, qu'embra
une vigne baſtarde, dont

raiſins ſont tres-beaux, mais à la verité peu agreables au gouſt. Son lit a deux fois la largeur de la Seine, ſans ſe reſſerrir. Son cours eſt rapide, & on le monte en ſerpentant plus de neuf cens lieuës au Nord-Ouëſt. On y remarque entre-autres deux rivieres conſiderables, que les naturels du Pays nomment *Oüabache*, & *Miſſoury*. La premiere court au Nord. Eſt bien avant, mais on n'en a encore qu'une connoiſſance imparfaite. La Chaſſe & la Peſche y ſont également bonnes, on y voit des

Bœufs à laine d'une grosseur prodigieuse, & des Chevreüils en quantité, qui donnent autant de plaisir que de profit. En montant ce Fleuve on rencontre plus de cinquante Nations de Sauvages, tant sur les bords, qu'aux environs. La plus nombreuse ne va que jusqu'à mille hommes. Ces Peuples sont d'une taille avantageuse, sans aucune Religion. Ils se font souvent la guerre pour la possession des femmes. Nous tombâmes en poussant nostre découverte, chez une de ces Nations, qui eut la bon-

té de nous ſauter ſur les épaules à noſtre arrivée en ſigne de paix, & qui pouſſa la civilité juſqu'à nous bercer toute la nuit. Il fallut paſſer par ce fâcheux ceremonial de crainte de pis. Nous leurs vîmes jetter trois enfans dans le feu en ſacrifice au ſujet du Tonnerre. Ils en auroient ſacrifié ſept ſuivant leur coûtume, ſi nous ne leur euſſions fait entendre qu'une action ſi barbare irritoit le grand Chef, plutoſt que de l'appaiſer. Ils conſervent encore quelques reſtes de l'ancien Paganiſme, com-

me de tuer un nombre d'hommes & de femmes à la mort de leur Chef, pour luy tenir compagnie, & il faut estre de la faveur pour obtenir la permission de suivre le Mort en l'autre monde. Ils assomment aussi les Vieillards par principe de charité, & ils en conservent soigneusement les os dans un Temple en forme de dôme, où un feu sacré brûle nuit & jour, pour honorer leurs Morts. Un d'entre eux poussé de son Manitout, qui est son esprit familier, m'ayant regardé fixement, me dit qu'-

un grand Chef devoit contribuer à ma fortune. Je vis bien qu'il vouloit parler d'un grand Chef d'Ordre, ce qui me fit auſſi-toſt jetter les yeux ſur V. G Il ne tiendra qu'à vous, Monſeignéur, de le faire paſſer pour un ſecond Noſtradamus. A l'égard des Eſpagnols du Mexique, je ne ſçay comment ils s'accommoderont de noſtre voiſinage, Nous les vîmes paroiſtre quelques jours aprés noſtre arrivée le boute-feu à la main, apparemment pour nous faire une petite ſommation de vuider les lieux;

mais ayant remarqué que nous eſtions ſuperieurs en forces, ils prirent le party en gens ſages, de dire qu'ils venoient nous rendre viſite, ce qui fut cauſe d'une bonne reception de noſtre part. On raiſonna beaucoup ſur le Pays, ſans en pouvoir tirer de connoiſſance. Pour eux, ils trouverent le ſecret de nous tirer par leurs frequentes ralades plus d'une barique de vin, qui nous porta dans la ſuite un grand préjudice. Ces Meſſieurs prirent la peine de ſe perdre faiſant route pour leur Fort, & ils au-

roient tous peri ſur une Iſle de ſable, où les flots les avoient jettez, ſans le ſecours que nous leur donnâmes, auquel ils parurent tres ſenſibles. Voilà, Monſeigneur, un petit détail de noſtre Campagne. Il y a apparence que nous y ferons un ſecond voyage, tant pour porter le ſecours aux deux Forts que nous y avons laiſſez, que pour avoir une connoiſſance plus parfaite du Pays. Auſſi-toſt que nous aurons fait la découverte des Mines d'or, des Lacs à Perles, & de l'Ambre gris, je vous ſouhai-

ray, Monſeigneur, la Vice-Royauté de cette Coſte ſans reſidence, & je ne demande pour payer mes ſouhaits, que l'honneur de voſtre eſtime, & celuy de me dire avec un tres-profond reſpect, Voſtre, &c.

Nous avons appris de Rome, qu'un Preſtre François, aprés vingt-huit ans d'apoſtaſie, eſt rentré dans le giron de l'Egliſe, & a fait ſon abjuration par les ſoins du Pere Alexis du Buc, Theatin, Lecteur des Controverſes dans le College appellé *De propaganda*

Fide. Son Alteſſe Sereniſſime Monſienr le Grand Duc de Toſcane, la veille de ſon départ de cette celebre Ville, envoya à ce Pere une ſomme tres conſiderable pour les beſoins de ce Preſtre converti, ce Prince n'omettant rien de ce que ſon zele luy ſuggere pour la converſion des Heretiques.

LA COMPAGNIE des Indes a fait ſçavoir qu'elle vendra au quatriéme Octobre prochain, & jours ſuivans, dans la Ville de Nantes, les Marchandiſes apportées par

ſes Vaiſſeaux, & celles cy-aprés, arrivées de la Chine par le Vaiſſeau l'Amphitrite le deuxiéme Aouſt 1700.

SÇAVOIR,

62818. Livres de Tontenague, autrement, métal en deux mille cent ſoixante & cinq ſaumons.

81250. Livres Cuivre jaune, en deux mille huit cens trente-neuf ſaumons.

8753. Livres Cuivre du Japon ſoixante & douze caiſſes.

6000. Livres de Thé en cent une barſe.

275. Livres Camphre en trois barſes.

827. Livres Rhubarbe en ſix barſes.

1152. Livres de Soyes diverſes en dix caiſſes ou balles.

Etoffes & Bazins.

87. Pieces Damas de diverſes ſortes, de huit, ſix & cinq fils.

16. Pieces Gorao, ou Gros de Tours de diverſes couleurs, de huit fils.

1743. Pieces Satins damaſſez, à careaux, Linxez & Rayez,

de huit, ſix & cinq fils.

548. Pieces Taffetas façon d'Angleterre, de diverſes couleurs, & autres à carreaux.

219. Pieces Saya, ou petits Taffetas.

200. Pieces Panſſi d°.

17. Pieces Tunken, dit Kuen.

41. Pieces de diverſes Etoffes de Soye.

112. Pieces Etoffes Or & Argent.

150. Pieces Crêpons.

39. Pieces Gazes.

176. Pieces Gazes gauffrées.

4626. Pieces Cangues ou Bazins.

1. Balles de Cheveux.
2. Pains d'Or pour porre rà la Monnoye.
395. Feüilles de Papier avec douze grandes Fleurs de broderie or & soye de Nan-kin sur chacune.
336. Feüilles dites Petites de broderie de Canton.
12 Pieces de Tapisserie Satin blanc brodé.
2 Couvertures d°.
11. Pieces Serviettes de Soye, y compris une petite piece de Soye.
6. Rouleaux de Peinture.
38 Pieces de Lin en cent sept

Septembre 1700. S

morceaux de peinture.

8. Caisses Eventails ou feüilles de papier du Japon non montées.

4. Caisses d'Ecrans blancs de feüilles d'arbres.

18. Paravents; sçavoir, quinze grands de douze feüilles, & trois petits, outre des Paravents de Table.

37. Caisses de chacune quatre autres Caisses, de trois Caisses de Vernis, & une Ecritoire à ramages d'or de relief.

9. Caisses de diverses Tabatieres.

14 Caisses de Cabarets & Bas-
sins à barbe.

11. Caisses de chacun un Cabi-
net de Verny fin, figures
& ramages d'or.

42. Livres Ancre de la Chine.

Ouvrages du Japon.

82 Caisses, contenant quaran-
te-cinq Cabinets, seize Bu-
reaux, six Coffres, trente-
deux Caisses de trois Casset-
tes chacune, dix-huit Pa-
ravents, & divers autres ou-
vrages, comme Cabarets,
Bouillis à Thé & chocolat,
&c.

455. Cannes.

Porcelaines.

167. Barſes ou Caiſſes, contenant Urnes, Jattes, Baſſins, Aiguieres, Soucoupes, Baſſins à barbe, grands & petits Plats, Aſſiettes, Pots à l'eau & à Thé, Bouteilles, Gobelets, Taſſes, Verres, Sucriers, Salieres, Garnitures de Cheminées, Modes & Modeles, & divers autres ouvrages de Porcelaines tres fines.

Outre les Marchandiſes cy-deſſus, il y a encore diverſes Caiſſes, dans leſquelles il

se trovera des Marchandises des mesmes especes & qualitez. La vente s'en fera conjointement; on n'en sçait pas bien la quantité.

Il paroist depuis peu une nouvelle Edition du *Theophraste*, ou *nouveaux caracteres des mœurs*. Ce Livre se debite chez Michel Brunet, dans la grande Salle du Palais, au Mercure Galant. Il me seroit difficile de vous en parler mieux qu'il en parle dans l'Avis qu'on trouve au commencement de cet Ouvrage. Voicy ce que contient cet Avis.

Malgré la juste prévention du public en faveur des Caracteres de Mr de la Bruiere, ceux du Theophraste Moderne *ont eu le bonheur de plaire, quelque résolution qu'on eust prise de ne rien admirer dans ce genre d'écrire La nouvelle Edition que j'ay esté obligé d'en faire trois mois aprés la premiere, justifie le merite de cet Ouvrage. Il a depuis acquis une perfection qu'il ne sieroit pas à l'Auteur de vanter, mais que je serois ingrat de ne pas loüer, puis que le grand & prompt debit du Livre est l'heureuse preuve que j'en ay. On verra dans cette Edition prés*

de deux cens caracteres ajoûtez. Les sujets en sont si nouveaux, qu'on n'accusera pas l'Auteur de n'estre que son propre Echo, ou le simple Imitateur de ceux qui ont écrit avant luy. Toutes ces augmentations renouvelleront, comme je l'espere, la curiosité publique Les gens qui ne se lassent point de demander ce que l'on peut dire aprés M de la Bruiere, le connoistront, s'ils veulent donner un peu de temps à la lecture de cet Ouvrage Le monde n'a pas laissé de changer de face depuis le peu de temps que cet illustre Ecrivain en est séparé. Autre Siecle, autres mœurs,

par conſequent autres caracteres. Il ne m'appartient pas de combattre la prévention des hommes, j'en laiſſe le ſoin aux Auteurs; mon partage eſt de faire valoir leurs Ecrits. La choſe n'eſt pas embaraſſante, quand on imprime d'auſſi bons Livres que celuy qui vous occupe.

Je ne puis rien ajoûter en faveur d'un Ouvrage dont le ſuccés eſt ſi grand, ſinon qu'un Livre qu'on redonne au Public aprés pluſieurs Édirions, peut eſtre comparé à un Capitaine qui retourne au combat, aprés avoir ſouvent vaincu

de

de redoutables Ennemis, puis que rien n'eſt plus à craindre que la critique du Public, & qu'en general il ſe trompe rarement.

On a auſſi depuis peu donné au Public un Livre intitulé, *Les Beautez de la Normandie, ou, l'Origine de la Ville de Roüen, contenant tout ce qui eſt de plus ancien, & de plus conſiderable dans la Ville, & dans toutes les autres de la Province, Bourgs & Villages; avec les Foires qui s'y tiennent chaque jour de l'année.* Comme l'Aueur s'acquite de ce qu'il promet dans ce Titre,

& que ſes recherches ont eſté faites avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, le Lecteur peut s'aſſurer qu'aprés avoir lû ce Livre, il ſera parfaitement inſtruit de tout ce qui regarde cette celebre Province. Il ſe vend à Roüen chez la Veuve Jean Ourſel, ruë Saint Jean, à l'Enſeigne de l'Imprimerie, & ruë du Petit Puits, au Soleil dans l'Imprimerie.

On vient de rendre publique une Ode Seculaire Latine, que Mr l'Abbé Boutard a adreſſée au Pape Innocent XII.

à l'ouverture de l'Année Sainte. Je vous en envoye la traduction. Elle est de Mr Moreau de Mautour, Auditeur en la Chambre des Comptes.

ODE.

O Soleil de l'Eglise, Astre plein de lumiére,
Qui du feu de ton zele enflammes tous les cœurs,
Recommence à nos yeux ta brillante carriere,
Pour répandre sur nous de nouvelles faveurs.

Rome à peine eut senti l'effet de ta presence,

Qu'on vit par tout la joye accompa-
gner tes pas,
Aux champs Auſoniens ren aiſtre l'a-
bondance,
Et les Maux conjurez fuir en d'autres
climats.

§

On vit des noirs forfaits la troupe
mutinée
En proye à ſes remords murmurer dans
les fers, [*ſternée*
Et la nouvelle Erreur confuſe & con-
Porter ſon deſeſpoir juſqu'au fonds des
enfers.

§

La nacelle de Pierre au milieu de
l'orage
N'a pas moins éprouvé le calme le
plus doux.
Conduite par tes ſoins, ſans crainte
du naufrage,

Elle a bravé les vents & les flots en courroux.

§

La Discorde & la Haine armoient toute la Terre :
Mais le Ciel favorable à tes justes souhaits
A calmé les fureurs d'une cruelle guerre,
Et LOUIS *à sa gloire a preferé la Paix.*

§

Sur l'Univers paisible exerce ton empire,
Que les Destins jaloux n'en troublent point le cours :
Et que ton front serein, pour qui Rome soupire,
Aux Peuples fortunez partage les beaux jours.

§

Mes vœux ſont exaucez ; de ta face
riante
Au milieu de ta Cour brille la ma-
jeſté,
Et ſur ton Char de pourpre une gloire
éclatante
Raméne un nouveau Siécle & ſa feli-
cité.

2

Déja de toutes parts dans la Ville
ſacrée
Abordent chaque jour mille Peuples
divers :
Malgré ſa vaſte enceinte elle paroiſt
ſerrée,
Et Rome dans ſes murs croit voir tout
l'Univers.

S

Le temps reſpecte encor dans ſes Pla-
ces publiques
De ſon antiquité les reſtes précieux :

Ses ſuperbes Palais, ſes Temples,
ſes Portiques,
Attirent à l'envi les regards curieux.

§

Mais leur plus digne objet, c'eſt ta
majeſté ſainte,
Quand de ta charité ſuivant les doux
tranſports,
Des timides Pecheurs tu diſſipes la
crainte,
Et prodigues pour eux les celeſtes tre-
ſors.

§

Ils courent animez d'une ardeur ſa-
lutaire
Au Temple que ton zele ouvre à leur
pieté,
Et les Clefs, dont ta main eſt la dé-
poſitaire,
Servent à leur ouvrir l'éternelle Cité.

§

Déja du haut des Cieux les Graces
assemblées
Viennent chez les Mortels établir
leur ſejour :
Dans leur troupe divine on voit tou-
jours mêlées
La Verité, la Foy, la Juſtice &
l'Amour.

L'auguſte Pïeté brille avec avanta-
ge,
Son Trône eſt élevé ſur les ſacrez
Autels :
De ſes Sujets zelez elle reçoit l'hom-
mage,
Et ſe rend attentive aux beſoins des
Mortels.

Siecle cent fois heureux, où par tes
ſoins fidelles
Tu parois accorder la Terre avec les
Cieux,

Et par mille bienfaits pour nous tu renouvelles
Du tranquille âge d'or les temps delicieux.

On avûles sept Monts en treſſaillir dejoye,
Et le Tibre trois fois applaudir à ſon tour:
Et du bruit éclatant que l'air frapé renvoye,
Trois fois ontretenti les rives d'alentour.

Cependant nuit & jour les Temples ſe rempliſſent
Des Peuples raßemblez de climats differens:
Là des Cantiques Saints les voutes retentiſſent,
Et le zele y confond les âges & les rangs.

S

D'un esprit penitent & d'une ame
attendrie,
Aprés avoir senti les secretes dou-
ceurs,
Quel plaisir n'ont-ils point de revoir
leur Patrie,
Pleins des dons que la Grace a ver-
sez dans leurs cœurs ?

S

Dans leurs ardens transports ils re-
disent sans cesse,
Coulez, jours fortunez, inconnus aux
Hebreux.
O jours si desirez de paix & d'alle-
gresse,
Que vous ferez envie à nos derniers
Neveux !

La Piece qui ſuit eſt de Mr de la Févrerie. Quelques loüanges qu'il donne au Silence, il en merite tant luy même, qu'il y a ſujet de croire qu'on ne ſe taira pas aprés l'avoir lûë.

ELOGE
DU SILENCE.

LE Silence eſt une ſuſpenſion de diſcours, qu'on ne peut repreſenter par des paroles, & qui ceſſe d'eſtre au moment qu'on veut dire ce

qu'il eſt. On le peint un doigt ſur la bouche, pour nous apprendre que c'eſt en ſe taiſant qu'on doit faire ſon Portrait. Mais cóme l'écriture eſt muette auſſi-bien que luy j'eſper qu'elle exprimera parfaitement ſon Image ſur ce Papier, & que l'Ecrivain & le Peintre auront le même privilege. Les traits noirs & ſombres de l'écriture ordinaire luy conviennent encore mieux, que les couleurs vives & brillantes de la Peinture; & il va paroiſtre dans ces ligues, comme dans une obſcure foreſt, où les Poë-

tes nous disent qu'il fait sa demeure. Ce n'est pas néanmoins un Silence misterieux & taciturne que je veux décrire ; c'est d'un silence eloquent que j'entreprens la peinture ; c'est de la conversation muette que j'ay dessein de parler. Ouy, je n'avance point un Paradoxe. Il y a un Silence éloquent, & une conversation muette, qui le fait à propos, & avec esprit, parle toûjours assez, & dit mieux que les plus grands Orateurs.

Cet entretien, tout tranquille qu'il nous paroist, n'est

pas ſans mouvement, & ſans action. L'air de la perſonne, ſes yeux, les traits de ſon viſage, font icy l'office de ſa langue, & l'on voit dans un inſtant ce qu'elle penſe, & ce qu'elle veut dire ; car s'il eſt en noſtre pouvoir de nous taire, il ne l'eſt pas de même de retenir le mouvement interieur de nos paſſions, qu'un certain ſang leger & ſubtil fait monter au viſage, & y repreſente ſi bien ce que le cœur a de plus caché. Noſtre ame eſt comme un papier mince & fin, dont le viſage

eſt le revers, & ſur lequel on peut lire tout ce qui eſt écrit au dedans. Il faut donc bien regler les mouvemens de noſtre ame, ſi l'on veut ſe taire interieurement, avant que de ſe taire exterieurement, & que l'un ne démente pas l'autre. On a dit d'un ancien Romain qu'il parloit avant que d'ouvrir la bouche, & qu'un certain air qui paroiſſoit ſur ſon viſage, rendoit ſon éloquence preſque inutile. Ovide peint ainſi Germanicus, quand il écoute & garde le Silence. Sa poſture, ſon air, ſon viſage,

ont quelque chose de spirituel & d'éloquent. Il n'y a pas, continue t il, jusqu'à son habit propre & modeste, qui ne fasse attendre de luy un discours plein de politesse, & de bon sens. Voilà une éloquence muette jusque dans les habits.

Le Silence donne même de la grace à la personne, & les femmes qui se piquent de paroistre belles, sçavent se ménager là dessus, & vaincre leur naturel, pour profiter de l'avis du Poëte, qui dit pour plus d'une raison, qu'une fem-

me qui ſe tait en vaut beaucoup davantage : mais ſoit homme ou femme, il s'en trouve pluſieurs qui ſe dédommagent bien à ſe taire du plaiſir & de l'agrément qu'ils auroient à parler, ou plutoſt qu'ils perdent en parlant. Ils ont plus de douceur, ou plus de majeſté. La bouche, & le port ſont mieux ménagez dans le Silence que dans le Diſcours ; & pour un qui aura bon air en parlant, il y en a mille que la parole défigure. Pour ne rien dire de l'accent & du ſon de la voix qui gâ-

tent ſouvent les plus belles choſes, & qui donnent même du mépris pour la perſonne qu'on eſtimoit auparavant. Mais ce ſilence doit eſtre judicieux, naturel, & ſans affectation ; autrement il eſt ſtupide, mépriſant, & ridicule. On déplaiſt, & on fatigue quelquefois autant les gens en ne diſant rien, qu'en parlant trop.

Si l'on en croit Salomon, le ſage & le fou ſont ſemblables dans le Silence ; c'eſt le voile de l'ignorance, comme la parole eſt la Pierre de tou-

che de la ſcience & de la capacité ; & qui diſtingue l'étourdy d'avec l'habile homme ; mais néanmoins il y a une grande difference entre une perſonne qui ſe tait par ignorance ou par ſtupidité, & un autre qui ſe tait par jugement. Il eſt facile de le remarquer ſur leur viſage, l'une & l'autre paroiſſent ce qu'elles ſont, ſoit qu'elles parlent, ou qu'elles ſe taiſent. Le ſtupide eſt interdit & embaraſſé, quoy qu'il ne parle pas ; ſes yeux égarez, ſa bouche entre ouverte, ſes mains dans le mou-

vement, le font aiſément connoiſtre. Le Sage au contraire a l'air libre, le viſage aſſuré, & fait voir par ſa contenance un ſilence raiſonnable & volontaire.

Il y a de pluſieurs ſortes de Silence dans le monde, ſelon les differens lieux où il habite; & qui ont du rapport à diverſes perſonnes, qui ſe trouvent dans la converſation. Un Silence qui inſpire l'horreur & l'effroy, & qui regne dans les bois, dans les deſerts, dans les cavernes & dans les tenebres; il paroiſt dans les gens

d'une humeur ſombre & noi-
re, & qui gardent ce qu'on
appelle un morne ſilence. Un
Silence qui inſpire le reſpect
& la crainte, & qui regne dans
les Temples & dans les Palais;
il paroiſt dans les Souverains,
dans les Magiſtrats, & dans tous
ceux qui ſont d'humeur grave
& ſerieuſe, qui parlent peu &
par meſure. Un Silence qui
inſpire l'ennuy & la triſteſſe,
& qui regne dans les pri-
ſons, & dans tous les vilains
lieux; il paroiſt dans les per-
ſonnes laides, affligées, diſ-
traites & rêveuſes. Un Silence

qu inſpire la joye & la tran-
quillité, & qui regne dans ces
reduits, & dans ces lieux en-
chantez, où l'art & la nature
ſe ſont épuiſez pour les embel-
lir; il paroiſt dans les belles
perſonnes, d'humeur douce &
agréable. Un Silence enfin qui
inſpire la confiance & la fran-
chiſe, & qui regne ſur la mer,
pendant le calme & la bonace;
ou ſur les eaux pures & tran-
quilles des Rivieres & des Fon-
taines; il paroiſt dans les per-
ſonnes artificieuſes, diſſimu-
lées & politiques, ou dans
celles qui ſont ſinceres, pa-

tientes & paisibles
De tons ces Silences, ou plûtoſt de toutes ces perſonnes, il n'y en a que trois qui ſoient propres dans la converſation, les ſerieux, les agréables & les paisibles, parce que les uns ſçavent ſe taire avec majeſté, & les autres avec douceur & avec agrément. Leur ſilence, bien loin de faire mourir la converſation, ſert à l'entretenir, & à luy faire reprendre haleine; ainſi que les pauſes dans un concert, pour délaſſer, & pour ſoutenir l'harmonie. Mais pour les trois au-

tres, elles ſont inſupportables dans la converſation. Leur ſilence la rend ſuſpecte, la rompt, la diviſe, & la diſſipe. Il gêne, fait bâiller, ennuye, & fatigue. Tels ſont les hiatus, les baillemens, & la cacophonie dans un Concert, car la Converſation doit eſtre comme la Muſique.

Un mélange confus du ſilence & du bruit.

Et de même que dans les Concerts, on finit toûjours par les tons les plus approchans du ſilence, comme ſi l'harmonie n'eſtoit parfaite que

que par où elle a commencé ; la converſation doit toûjours rouler ſur un ton qui approche du ſilence, & comme ſi elle alloit finir.

Il en eſt du Silence comme des couleurs ſombres & mornes, qui raſſemblent & réuniſſent les rayons viſuels, trop diſſipez par la lumiere : qui raſſurent la vûë trop affoiblie par des couleurs vives & éclatantes, auſquelles on peut comparer les converſations brillantes, & tumultueuſes. Enfin, ſi la perfection de la Peinture conſiſte dans une juſte diſpen-

ſation de la lumiere & des ombres, & dans ce qu'on appelle clair-obſcur ; ſi la diverſité & la beauté des couleurs ſe tire de l'artiſte mélange du blanc & du noir, la belle converſation ſe forme de la ſage œconomie du ſilence & de la parole.

Les Lettres Hebraïques ſont pleines de miſteres, prétendent les Rabins, & les Cabbaliſtes Ils diſent que Mem, qui eſt la troiſiéme lettre qu'ils appellent mere, repreſente le Pere Eternel qui dans ſon repos garde le ſilence, & de-

meure renfermé dans ſon eſ-
ſence incomprehenſible à tou-
tes les creatures. Ils ajoûtent
que cette Lettre comprime,
& reſſerre les lévres, afin que
rien n'entre dans la bouche &
n'en ſorte, ce qui eſt un ſigne
de l'Ecriture, & un ſimbole
du Silence. Il y avoit auſſi plu-
ſieurs Hierogliphes chez les
Anciens, & j'en remarque
deux fort oppoſez, & qui mea
ritent bien qu'on y faſſe re-
flexion.

On le repreſentoit tantoſt
par un Poiſſon, & tantoſt par
un Chien. Le Poiſſon eſt na-

turellement muer, & le Chien ne ſe tait que par diſcipline. Le premier eſt le ſimbole de ceux qui prennent le parry de la retraite & de la ſolitude, & qui gardent un ſilence perpetuel & volontaire. Le ſecond eſt le ſimbole de ceux qui dans les Compagnies, & dans le commerce du monde parlent avec circonſpection, & ne diſent que ce qu'il faut dire. Les uns & les autres meritent beaucoup de loüanges, mais à mon ſens, les derniers en meritent davantage. Un Silentiaire porte avec luy ſa

récompense, & ne court aucun danger. Il est aisé de se taire quand on n'a personne à qui parler, & qu'on s'en fait une vertu, & un merite de Religion ; mais un homme public, dévoüé à la Chaire, ou au Barreau, ou bien,

Un de ces beaux parleurs de qui
tout le mestier
Est d'aller caqueter de quartier en
quartier ;

ne se tait, & ne garde le silence qu'avec une grande mortification. Tout l'invite à parler, on l'écoute, on l'applaudit, & il ne connoist point de silence

que celuy qu'on fait pour l'entendre. Persuadé qu'il est par là, de son éloquence, emporté de passion, ou de zele, flaté de l'amour propre, & du son enchanteur de ses paroles, dont ses Auditeurs sont charmez; quelle peine, & quelle violence n'est il pas obligé de se faire pour se retenir, & pour ne rien dire de trop, & plus qu'il ne faut? Incapable alors d'attention sur soy même, & de remarquer qu'on s'ennuye de l'écouter, il s'abandonne au torrent qui l'entraîne, & ne s'arreste qu'aprés

s'eſtre épuiſé, & avoir fatigué ſon Auditoire. Imaginez-vous un Vaiſſeau qui a le vent en poupe, & qui cingle à pleines voiles; un Char, dont les chevaux ont pris le frein aux dents, & qui roule, ou plutoſt qui vole dans une raſe campagne : il faut un Pilote, & un Cocher habile pour les arreſter, & pour éviter les écüeils, & les précipices où il eſt preſt de tomber. Il n'y a auſſi que le ſage Orateur qui dans les actions publiques, ſoit capable de ſe poſſeder, & de garder un judicieux ſilence.

Les Disciples de Pithagore estoient cinq ans sans parler, non-seulement parce qu'ils avoient besoin de ce temps là pour posseder a fond la doctrine de leur Maistre avant que de l'enseigner en public; mais aussi pour apprendre à se taire, & à ne parler que bien à propos dans la conversation, & dans les Assemblées publiques. Les autres Philosophes estoient des babillards, & des Declamateurs à outrance, qui ne cherchoient qu'à parler, & à imposer aux autres un silence qu'ils ne pouvoient pra-

tiquer. La seule Secte de Pi-
thagore en faisoit profession
& l'enseignoit par son exem-
ple.

Le Sauveur du monde qui
estoit la Parole même, s'est
plus communiqué aux hom-
mes par le silence, que par le
discours. Dans les occasions
les plus importantes de parler
il a gardé un profond silence,
& en se taisant, il a confondu
la malice, & la curiosité des
Juifs. Enfin il a toûjours aimé
la retraite, & la solitude ; &
presque toute sa vie s'est passée
dans un continuel silence.

Exemple qui prouve à la Lettre ce qu'un Ancien a dit, que les hommes nous apprennent à parler, & les Dieux à nous taire : & d'où l'on peut justement conclure avec luy, qu'une personne qui garde le silence approche en quelque sorte de la Divinité. Plus on est sage, sçavant, vertueux, & plus on est retenu à parler : l'austerité des mœurs, la subtilité du genie, la dignité de la condition le demande. Pour lors on s'explique plus noblement, & on le fait beaucoup mieux entendre par des signes

que par des paroles. Toutes les paſſions trouvent même dans le ſilence des manieres plus éloquentes de s'exprimer que dans le diſcours, quand leur violence qui nous oſte quelquefois la voix, & la parole nous reduit à les repreſen. ter par des geſtes, & par des ſignes. La nature parle ſeule, & le ſilence eſt l'éloquence du cœur. Rien ne perſuade mieux dans l'amour & dans la colere : la plus tendre proteſtation, la plus terrible menace eſt le ſilence.

L'art oratoire, & l'art de

chanter, où la voix & la parole ſont dans leur perfection, reconnoiſſent neanmoins les agrémens & les avantages du Silence, & ſçavent bien en profiter La Rhetorique l'a mis au nombre de ſes figures, & la Muſique en a fait une de ſes parties. L'une a le Tacet; l'autre a la Reticence.

Le Silence n'eſt donc pas moins neceſſaire dans la converſation que la parole. Il faut ſe taire, & laiſſer parler les autres; il faut quelquefois les arreſter, & s'arreſter ſoy même, pour ſupprimer cent cho-

ſes qu'on ne doit pas dire, & qu'on ne veut pas contredire. Il faut beaucoup dire en ſe taiſant par modeſtie, par tranquillité, par égalité, par patience, enſeigne un ſaint Evêque de noſtre Siecle, qui ſçavoit joindre l'uſage du monde avec la pureté des mœurs. En effet, cette maxime ſe doit pratiquer dans la belle converſation, comme dans les entretiens des Religieux les plus auſteres. Il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui entrent dans le commerce du monde, & qui courent de cer-

cle en cercle, & de ruelle en ruelle, fussent persuadez de cette verité, qu'il y a un Silence qui fait tout l'agrément & toute la beauté de la conversation, & qui vaut mieux mille fois que tout ce qu'ils peuvent dire. Mais peu de gens sçavent le secret de cet ingenieux & agréable Silence. Tout le monde n'a pas le don de bien parler, tout le monde n'a pas aussi le don de se taire à propos; c'est un art difficile à pratiquer, & même un Auteur moderne soutient que pour estre éloquent, il vaut

mieux apprendre à ſe taire qu'à parler. Un autre bel Eſprit aſſure qu'il y a un Silence qui parle, comme des paroles qui ne diſent rien ; & une dixiéme Muſe qui s'appelle la Taciturne, qui fait valoir toutes les autres. Un Academicien a défini fort juſte le veritable caractere de cette dixiéme Muſe, dans le compliment qu'il fit lors qu'il fut receu à l'Academie Françoiſe. Il eſt bon, dit-il, que vous ayez quelqu'un qui ſoit reſervé pour cette Muſe, à qui Numa Pompilius fit élever

des Autels dans l'ancienne Rome, & qui préſide à la ſcience de ſe taire, & à l'art de bien écouter. Le Silence, dit agreablement un ſçavant homme, eſt une choſe ſi divine, qu'il merite bien qu'il y ait une Muſe qui en faſſe les honneurs. Ce fut avec raiſon que Numa Pompilius obligea les Romains à adorer cette Muſe muette & ſilencieuſe, puis qu'il tenoit d'elle la pluſpart des enſeignemens qu'il leur avoit donnez. En effet, que ne doit-on point au Silence ? C'eſt le Pere de

la Meditation, & la Medita-
tion a mis au jour les Loix,
les Reglemens, les Maxi-
mes, la Politique, & toute
la conduite des hommes.
C'eſt pourquoy un de nos
Poëtes, ſous le nom de la
Muſe de Chaville, a repre-
ſenté un illuſtre Chancelier,
& un grand Miniſtre d'Etat,
dans une ſolitude, où com-
me un autre Numa Pompi-
lius il alloit ſouvent mediter
les oracles qu'il rendoit enſui-
te par tout le Royaume.

Bien loin autour de luy regne un
profond Silence.

C'eſt ainſi que ces lieux ſemblent le reverer.

Le plus petit Zephir n'oſeroit reſpirer,

Les chanſons des Oiſeaux ſont à l'inſtant ceſſées,

Tout craint de le diſtraire en ſes hautes penſées.

La Nature agit ſans éclat, & ſans bruit dans ſes plus admirables productions, & garde toujours un grand ſilence dans tout ce qu'elle fait; ce qui devroit bien nous apprendre qu'on penetre plutoſt ſes miſteres par la meditation que par la parole. Auſſi nous a-t-elle donné de doubles

organes pour les découvrir, & ne nous a donné qu'une seule langue pour les expliquer. Nous avons deux yeux, & deux oreilles, & nous n'avons qu'une langue. C'est pourquoy l'étude du Sage qui fuit les ordres de la Nature n'est qu'un perpetuel silence, qu'il observe même dans le commerce de la vie avec ses Amis : car le Silence est encore le Pere du Secret, aussi bien que du mistere, & ce n'est qu'en se taisant qu'on merite la qualité de Confident. Mais c'est aussi de tous les Silences

le plus difficile à garder, car c'eſt moins un effet de la prudence & de la diſcretion, qu'un don du Ciel reſervé à peu de perſonnes.

Les Anciens ſacrifioient à la Deeſſe Angeronne, c'eſt à dire, à la Déeſſe du Silence, & pendant le Sacrifice une Veſtale accompagnoit le Grand Preſtre avec un ſilence grave & majeſtueux,

Scandet cum tacita Virgine Pontifex,

dit Horace dans quelqu'une de ſes Odes. Il y avoit dans la Vile d'Erithrez un Temple de

Minerve, dont la Preſtreſſe eſtoit nommée *Heſichia*, c'eſt à dire, qui demeure en repos, & qui eſt tranquille.

Ce culte ſilentieux convient tres-bien à la Divinité, puiſque le Silence eſt en quelque façon, le Temple, & le Tabernacle de Dieu même, ſi l'on conſidere l'impenetrabilité de ſon eſſence, & de ſa nature; ou le Secret univerſel de toutes les choſes qu'il a créées, & dont il s'eſt reſervé la connoiſſance. Rien n'eſt auſſi plus capable de repreſenter ſa grandeur & ſa majeſté. Il a tou-

jours fait partie de ſes plus hauts Miſteres, & c'eſt la plus grande loüange qu'on luy puiſſe donner. *Tibi ſilentium Deus in Sion*, chante le Prophete couronné dans le Texte Hebreu. N'eſt ce pas de cette maniere que les creatures inſenſibles le loüent, & chantent ſa gloire ; & que celles qui ſont animées, & raiſonnables, doivent répondre à cet Hymne miſterieux, par un profond & reſpectueux ſilence ; ſeul Cantique qui ſoit digne de luy ?

Que cette éloquence des yeux

Sur la parole a d'avantage!
Souvent en ſe taiſant on s'explique
bien mieux,
Et le Silence eſt le langage
Le plus propre à loüer les
Dieux.

Aprés ce que je viens de dire, faut il s'étonner ſi les Poëtes en ont fait une Divinité, & s'ils l'ont repreſenté avec de ſi riches & de ſi magnifiques deſcriptions, dans les lieux où il tient ſon Empire, & lors qu'il preſide aux grandes aſſemblées. Je n'en citeray point d'exemples; les Sçavans ont la memoire chargee de ces

beaux endroits ; & il eſt temps de finir un Diſcours que je conſacre au Silence. Je pourrois tomber moy-même dans le défaut que je condamne ; car l'on n'offence pas moins ce Dieu en écrivant qu'en parlant ; & ma plume ſeroit auſſi coupable que ma langue, ſi je pouſſois plus loin ſon Eloge.

M^r le Guerchois, Maiſtre des Requeſtes, a épouſé Mademoiſelle Dagueſſeau, Fille de Mr Dagueſſeau, Conſeiller d'Etat.

M^r

M' Barentin, Maiſtre des Requeſtes, qui avoit épouſé Dame Françoiſe de Ribeire, Fille de Mr de Ribeire, Conſeiller d'Eſtat, & dont il n'a point eu d'enfans, a épouſé en ſecondes Noces mademoiſelle de Monchal, Fille de Mr de Monchal, mort Conſeiller au Parlement.

L'Aſſemblée generale du Clergé, qui avoit ſes ſéances à Saint Germain en Laye, vient de finir. Elle ſe tient ordinairement de cinq ans en cinq ans, à moins qu'il ne ſurvienne des affaires preſſantes, qui

obligent le Roy de le faire assembler extraordinairement.

Les Prelats, & autres Députez, qui composoient cette derniere Assemblée, se sont rendus à Versailles, où ils ont eu audience de congé de Sa Majesté, à laquelle ils ont esté conduits, ainsi qu'ils l'avoient esté à leur premiere Audience, par Mr le Marquis de Blainville, Grand Maistre des Ceremonies, par Mr des Granges, Maistre des Ceremonies, & presentez par Mr le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat. Mr l'Evêque

de Montauban a porté la parole. Son Discours a receu beaucoup d'applaudissemens de toute la Cour. Le Clergé de France ne peut manquer d'estre applaudy, quand il s'agit de faire l'Eloge de Sa Majesté, puis que la pieté de ce Monarque, & ce qu'il fait sans cesse pour la Religion, luy fournissent une matiere dont il convient à des Prelats de parler, & dont ils doivent parler avec plaisir. Ceux qui composoient l'Assemblée qui vient de finir, tinrent leur derniere seance le lendemain qu'ils eu-

rent pris congé du Roy, & si-
gnerent le Procés verbal de
tout ce qu'ils ont fait dans
tout le temps de leurs Assem-
blées. L'Aprésdînée du même
jour, Mr l'Evêque de Meaux
prescha dans la Chapelle du
Chasteau, en presence de leurs
Majestez Britanniques, & des
Prelats du Clergé. Je ne dis
point que son Eloquence se fit
remarquer, il suffit qu'on ça-
che qu'il ait presche pour en
estre persuadé. L'Eloquence
ne luy est pas seulement na-
turelle, mais il a le don de
plaire & de toucher. Quoy

que l'Assemblée du Clergé ait peu duré, elle n'a pas laissé d'estre d'une grande utilité à la Religion, & de faire en peu de temps ce qui sembloit en demander davantage. Les deux Prelats qui ont présidé à cette Assemblée, y ont beaucoup contribué, l'un ayant heureusement fini ce que l'autre avoit commencé avec beaucoup de fermeté.

Le mot de l'Enigme du mois passé estoit l'*Epoussette*, ou *les Vergettes*. Ceux qui l'ont trouvé, sont Mrs Langlois de la ruë aux Ours, & le Rat de la

ruë Saint Honoré ; Tamiriſte de la ruë de la Ceriſaye; le bon Miſſionnaire familier & domeſtique ; le petit Pilleur de la ruë des Auguſtins; le plus beau Poly du quartier S. Antoine ; l'Amant du quartier du Tiroir; l'aimable Brune du meſme quartier. Mademoiſelle Javote Ogier, du coin de la ruë de Richelieu. Meſdemoiſelles Babet Pottier, de la ruë Saint Louis, & l'aimable Mariane Lanel de Saint Valery; Vallée de Verſailles; Mimie de la ruë de Savoye; la belle Indifferente de la ruë Saint Martin; la

Mere trop tendre du meſme quartier; la charmante Janneneton de la ruë du Mail, & les Inſeparables de la ruë des Elancs Manteaux.

La nouvelle Enigme que je vous envoye, merite l'application de vos Amies pour en découvrir le ſens.

ENIGME.

IL le faut avoüer, mon deſtin eſt bien rude;
Ceux mème qui par moy ſe voyent élever,
Pour la plus baſſe ſervitude
S'obſtinent à me reſerver.
De m'opprimer ſans ceſſe ils ont pris l'habitude,

Cependant les plus grands, dans
leur haute ſplendeur,
Ne me peuvent nier ſans quelque in-
gratitude
Que je ne ſerve à leur grandeur.
Des injures du temps je préſerve une
plante,
Qui dans tous les climats eſt aſſez
abondante,
Et dont l'uſage eſt ſouverain.
Quoy que l'odeur n'en ſoit guere char-
mante,
Elle ſe fait priſer par ſa vertu puiſ-
ſante
Qui ſoutient tout le genre humain.
Pour ſuivre des François les manieres
changeantes,
Sous mille formes differentes
Il a fallu chez eux fort ſouvent me
ranger.
Quoy que par une loy qui paroiſt éter-
nelle,

J'aye une regle naturelle
Qui devroit pour toûjours m'empêcher
de changer.
Il faut estre bien fou sans doute, ou
bien austere,
Pour croire que sans moy l'on pust
couler ses jours.
Pourtant si Plutarque est sincere,
Des Sages, des Heros, ont eu cette
chimere
De refuser mon utile secours.
Cette belle manie est maintenant ces-
sée,
Et tout homme aujourd'huy par la
commune loy
Passeroit pour avoir la cervelle bles-
see,
S'il vouloit se passer de moy.

L'Air nouveau qui a esté fait sur les paroles que vous allez

lire, a fort plu icy à beaucoup de Connoisseurs.

AIR NOUVEAU.

ON ne peut vous voir sans aimer,
On ne peut vous le dire, Iris, sans vous déplaire
Je sens mon cœur s'en allarmer,
Il se plaint en secret d'une loy si severe.
On ne peut vous voir sans aimer
Ne peut-on vous le dire au moins sans vous déplaire.

Mr Bazin de Bezons, dont je vous ay appris la mort, estant Conseiller d'Etat ordinaire, Mr de Harlay de Bonnœil est monté à sa place. Il est Gendre de feu Mr le Chancelier Boucherat, &

a esté employé en plusieurs Negociations, & Ambassades. Il estoit Plenipotentiaire pour le Roy à l'Assemblée de Rissvvik.

Mr de Nointel, Maistre des Requestes, Intendant en Bretagne, & Fils de Mr de Bechameil, a esté nommé par le Roy pour remplir la place de Conseiller d'Etat Semestre, qui vaquoit par la promotion de Mr de Harlay à celle d'Ordinaire. Mr de Nointel s'estant parfaitement bien acquitté de tous les emplois dont il a esté pourvû, Sa Majesté a voulu rendre cette justice à ses services, & à son merite.

Le *Jeune-Homme*, Vaisseau de Mr de Baubriand, dont Mr Collet est Capitaine, est arrivé à Saint Malo, venant d'un voya-

ge de long cours, où il a negocié, & d'où il a rapporté cinq mille marcs d'argent en Piastres & en barres, & environ soixante mille livres en or.

Je ne vous ay rien dit de la guerre des deux Rois du Nord, parce que les Nouvelles qui s'imprimentchaque semaine, en ont amplement parlé, & que j'évite les repetitions autant que je puis. Tant de Puissances ont d'abord travaillé à l'accommodement de l'affaire qui animoit ces deux Rois, bien que le sujet de la guerre ne les regardast pas, qu'il estoit aisé de voir que cette guerre ne dureroit pas longtemps. Cependant elle leur a beaucoup coûté. Il n'est pas aussi facile de deviner ce que deviendra la

guerre de Livonie. D'un coſté, le Roy de Suede ſe voit en eſtat de tourner toutes ſes forces contre le Roy de Pologne, mais il eſt fort épuiſé, & ſes Troupes ont tant de chemin à faire, que la Place pourroit bien eſtre priſe avant l'arrivée des Troupes Suedoiſes. Il eſt vray que la Ville de Riga ſemble ne manquer ny d'hommes, ny de munitions, mais il eſt à preſumer que le Roy de Pologne redoublera ſes efforts pour emporter cette Place, avant que le ſecours puiſſe arriver. Il paroiſt même que les Moſcovites pourroient bien venir le ſecourir, ſi les Suedois ne leur donnent pas Nerva. Les Moſcovites témoignent la ſouhaiter, & le refus pourroit leur ſer-

vir de prétexte pour entrer dans les interests du Roy de Pologne, qui paroist vouloir tout risquer plutost que d'abandonner son entreprise. Voila la situation où se trouvent les affaires de Livonie dans le moment où je vous écris. Je ne répons pas qu'elle soit encore la même quand vous recevrez ma Lettre.

Le Roy vient de perdre un homme rare, & zelé pour son service, & fort singulier dans son Art, & qui luy faisoit honneur. C'est Mr le Nostre, Controlleur General des Bastimens de Sa Majesté, Jardins, Arts & Manufactures de France. Le Roy l'avoit honoré de l'Ordre de Saint Michel, pour marquer l'estime & la distinction

qu'il en faiſoit. Jamais homme n'a mieux ſçu que luy tout ce qui peut contribuer à la beauté des Jardins, & l'Italie même en convient. Pour tomber d'accord de ſon grand ſçavoir là-deſſus, il ne faut que jetter les yeux ſur les Jardins de Verſailles & des Tuilleries, & l'on ne pourra refuſer l'admiration que l'on doit à ſes ouvrages. Il ne laiſſoit pas autant de couvert dans les Jardins dont il ordonnoit, qu'auroient ſouhaité de certaines gens, mais il ne pouvoit ſouffrir les vuës bornées, & ne trouvoit pas que les beaux Jardins duſſent entiérement reſſembler à des Foreſts. Il eſtoit eſtimé de tous les Souverains de l'Europe, & il y en a peu qui ne luy ayent de-

mandé de ſes deſſeins pour leurs Jardins. On ne doit pas s'étonner ſi l'on a vu ſous le regne du Roy de Grands Hommes de tous les Arts Comme ce Monarque a ſoin de leur fortune, ils ont plus de temps pour étudier, & pour ſe rendre parfaits dans tout ce qui peut contribuer a la ſatisfaction & à la gloire de la France. Mr le Noſtre eſt mort âgé de quatre-vingt-douze ans. Mr d'Egos, ſon Neveu, ſuccede à la Charge de Controlleur general des Baſtimens, dont le Roy avoit bien voulu luy accorder la ſurvivance avant la mort de Mr le Noſtre. Il eſt auſſi Deſſinateur des Jardins de Sa Majeſté, qui luy vient de donner deux mille livres de penſion. Il eſt

fort habile & fort eſtimé. Il n'y a pas longtemps qu'il a fait un voyage en Angleterre, où il a fait travailler aux Jardins de Sa Majeſté Britannique, qui l'a renvoyé avec beaucoup de loüanges & de preſens.

La mort de Meſſire Joſeph le Clerc de Leſſeville, Seigneur de Thun & d'Eveſquemont, Conſeiller au Parlement, & Commiſſaire aux Requeſtes du Palais, a ſuivi de prés celle de Mr de Leſſeville, Seigneur de Mezi, ſon Frere, que je vous appris le mois paſſé. Il eſt mort comme luy ſans avoir laiſſé d'Enfans. Je vous ay entretenuë pluſieurs fois de cette Famille.

Le Pere le Valois Jeſuite, Confeſſeur de Monſeigneur le

Duc de Bourgogne, eſt mort auſſi depuis quelques jours. Il eſtoit fort eſtimé, & on ne ſçauroit douter qu'il n'euſt beaucoup de merite, puis que le Roy luy confioit la conſcience de Meſſeigneurs les Princes.

Mr P. Docteur de Sorbonne, vient de mettre au jour un Ouvrage tres-utile, intitulé *Catechiſme pour les Nouveaux Catholiques*, dans lequel il leur fait connoiſtre la veritable Egliſe. Son deſſein n'eſt point de faire le Controverſiſte ſur tous les points ſur leſquels on diſpute depuis plus d'un Siecle; mais de deſabuſer entierement les Nouveaux Catholiques des fauſſes impreſſions des Predicans, & de leur faire au juſte le Portrait de la

veritable Eglise, laquelle suivant les caracteres que les Apostres & leurs Disciples nous en ont laissez dans leurs écrits, ne peut estre autre que la Catholique & la Romaine. Il leur fait voir en même temps la conformité de tous les anciens Hereſiarques avec les Auteurs & les Predicans de la Religion Pretenduë Reformée; à quoi il a ajoûté sur la fin la traduction d'un Sermon de Saint Augustin, qui est d'une merveilleuse instruction pour les anciens Catholiques & pour les Pasteurs, puis qu'il leur apprend la maniere dont ils doivent en user à l'égard des Nouveaux Catholiques. Ce Livre se vend chez le Sr Auboüyn, Quay des Augustins.

On a imprimé un Livre qui regarde l'Hiſtoire de Charles VII. par Mᵉ D**. Comme Madame Daunoi ne marque ſon nom dans ſes Ouvrages que par cette même lettre, pluſieurs perſonnes ont cru que celui-ci eſtoit d'elle; mais elle déclare qu'elle n'y a point de part, ne voulant dérober la gloire à perſonne, & ſur tout à celles de ſon Sexe.

Le Pere de Fontenay, Jeſuite, qui eſt revenu depuis peu de la Chine, ſur le Vaiſſeau l'Amphitrite, apres y avoir paſſé ſeize années, a preſenté à Sa Majeſté de la part de l'Empereur de la Chine, de riches étoffes, de tres-belles Porcelaines, & pluſieurs pains de Thé en maſſe. Ce Thé, dont on n'a point encore

vû en France, a beaucoup plus de vertu que celui dont nous nous ſervons.

Mr de la Briffe, Procureur General au Parlement de Paris, eſt mort ſur la fin de ce mois. C'eſtoit un Juge d'une grande integrité, & fort zelé pour les intereſts du Roy Je ne vous en dis rien davantage, vous en aïant parlé amplement lors qu'il fut reçu Procureur General. Je ſuis Voſtre, &c.

A Paris ce 30. *Septembre* 1700.

BIBLIOTHEQUE

TABLE.

PRelude.
Ode ſur la Statuë Equeſtre du Roy. 7.
Madrigal. 16
Lettre pour les Sçavans. 17

TABLE.

Lettre touchant la retraite d'un fort grand nombre de Gentilshommes de Perigord, avec les resolutions qui ont esté prises dans cette retraite. 28

Abjuration. 52

Description du Jardin de Bellefont en Languedoc. 63

Madame la Duchesse de Bourgogne vient à la Foire de S. Laurent, & aux Tuilleries. 124

Mariage de Mr le Marquis de la Vrilliere, & de Mademoiselle de Mailly. 129

Promenade de Madame la Duchesse de Bourgogne à Puteau & à Longchamp. 131

Reception faite à Mr de Zurlauben en Suisse. 133

Elegie. 138

Harangue. 145

Bouquet. 159

TABLE.

Impromptu. 168
Prix donnez par Mr l'Eveſque de Noyon. 169
Eglogue. 173
Mort. 181
Sonnet. 185
Deviſe. 187
Madrigal. 188
Réponſe à ce Madrigal par Mademoiſelle de Scudery. 190
Feſte donnée par Mr l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. 191
Penſions données par le Roy. 192
Lettre touchant le voyage que Mr d'Iberville a fait à la Riviere de Miſſiſipy. 194
Abjuration. 204
Cargaiſon des Vaiſſeaux nouvellement venus des Indes & de la Chine. 205
Theophraſte, ou nouveaux Caracte-

TABLE.

res des Mœurs. 213
Les beautez de la Normandie. 217
Ode Seculaire. 218
Eloge du Silence. 227
Mariages. 264
L'Assemblée du Clergé prend congé du Roy. 265
Enigmes. 269
Nouveaux Conseillers d'Etat. 274
Arrivée du Vaisseau le Jeune H. 275
Nouvelles du Nort 276 *Morts.* 279
Cathechisme des N. Convertis. 282
Presens faits au Roy. 284
Mort de Mr de la Briffe. 285

L'Air qui commence par, *Ainsi que mon amour ma foibleſſe, &c.* doit regarder la page 145.

L'Air qui commence par, *On ne peut vous voir ſans aimer, &c.* doit regarder la page 274.

52 · 53 · 109 190.

133 — 137

142 — 184 2 4

264205

281